LORENZI DE BRADI

La vraie Colomba



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

La vraie Colomba

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs :

TAMAR, nouvelle biblique.

LA COSTANZA, roman de l'Espagne amoureuse.

L'ÉTERNELLE ALLÉE, poème.

LE CRIME DU MASQUE, tragédie en trois actes.

L'ART ANTIQUE EN CORSE.

LA SIRÈNE BLEUE ; L'HISTOIRE DE TÉGLA, romans de mœurs corses.

JEANNE D'ARC DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LORENZI DE BRADI

La vraie Colomba



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

—

AVERTISSEMENT

J'ai été à Fozzano où Colomba est née, a vécu, bataillé. Je suis allé à Olmeto où elle est morte. J'ai vu, écouté tous ceux dont les ancêtres ont pris part à la terrible inimitié : à Fozzano, j'ai interrogé MM. Antoine Durazzo, ancien maire, Verano Durazzo, Jules Durazzo (vieillard presque centenaire qui a bien connu Colomba), Jean Versini, Jean-Baptiste Carabelli de la Tour, Marius Carabelli de la Tour, Carbuccia (marié avec une petite-nièce de Colomba, dont il habite la maison) et Mlle Jeanne Carabelli de la Tour ; à Olmeto, je me suis renseigné auprès de Mlles Néna et Mariuccia Istria, petites-filles de Colomba ; Mme Poggi, arrière-petite-fille de Colomba ; Mme Benetti,

née Paoli ; M. Antoine Balisoni, maire d'Olmeto.

Comme on voit, j'ai puisé aux meilleures sources. Je me suis borné à faire œuvre de biographe littéraire avec une rigoureuse impartialité et le souci de la vérité. Colomba appartient à la littérature ainsi que les personnages qui ont servi de modèles à Mérimée pour la composition de sa célèbre nouvelle. Il m'a paru intéressant de dresser en face de l'héroïne du roman celle de la vie.

Dans le roman, Orso della Rebbia, en se mariant selon son cœur, s'en tire comme un héros de mélodrame, tandis que Colomba est appelée à finir ses jours comme une vieille fille, paisible gouvernante de ses neveux.

Il en va autrement dans la réalité. Colomba, dont on a tué le fils unique, reste avec un deuil terrible qui la hante jour et nuit.

Il est certain que ceci était plus ardu à rendre que cela ; et je pense que c'est uniquement pour plaire au lecteur que le romancier a choisi la situation la plus facile dans l'affaire.

La vraie Colomba

I

COLOMBA

Les voyages ont tenu une place assez importante dans la vie de Prosper Mérimée, qui aimait à vagabonder.

Archéologue passionné, nulle pierre ne le laissait indifférent. Que de monuments, qui de nos jours font l'honneur du vieil art français, auraient sombré dans l'oubli sans l'inspecteur général Prosper Mérimée!

Il poussa l'amour de l'art antique jusqu'à en chercher des vestiges en Corse. Il fallait certainement du courage, à cette époque-là, pour

faire voile vers les rives presque inconnues de notre île méditerranéenne. On n'y trouvait ni confort ni route. On allait à pied ou à cheval par de longs sentiers sauvages, sinueux, rocailleux, à travers des maquis inextricables, des escarpements, des ravins et des vallons, grimpant vers des cimes neigeuses, dévalant vers ces rivages embaumés qu'Ulysse errant a certainement connus et où régnait, dit-on, Calypso.

Mérimée était un excellent cavalier. Il fut dans le maquis comme chez lui. Vieilles églises, vieilles tours, vieux châteaux, urnes funéraires, dolmens, menhirs, il vit tout, il tira de leurs tombes des restes de l'art étrusque, romain et pisan.

Mais, parmi les débris du passé, se dressa une femme nommée Colomba, belle, hautaine et vindicative. Elle avait des yeux profonds, ténébreux, un teint bronzé. Pour elle, l'ennemi même à terre était toujours l'ennemi. Elle montait à cheval à la manière des hommes. Un

jour, un berger, l'ayant rencontrée ainsi chevauchant dans le sentier, fit tout haut une plaisanterie grossière. Colomba arrêta net sa monture, descendit et rossa l'insolent d'une main vigoureuse.

Elle maniait le mousquet aussi bien que Fra Diavolo. Elle avait cette énergie virile tant appréciée des Romains, et elle ne dédaignait pas d'employer la ruse.

Nul ne la vit pleurer. Elle restait sombre devant la mort et la douleur, sans émotion ni défaillance apparentes.

C'était une poétesse. Elle ne savait ni lire ni écrire. L'improvisation la possédait comme une flamme. Il fallait l'entendre lorsque, dénouant ses longs cheveux noirs qu'elle secouait comme une crinière, elle berçait de sa poésie déchirante les cadavres sanglants !

Colomba fut très recherchée. Il y avait bien une vengeance à épouser avec elle ; mais cet obstacle n'a jamais arrêté un prétendant corse.

Les siens étaient nombreux. On en comptait à Fozzano, à Arbellara, à Sartène, à Olmeto. Elle aurait voulu rester au foyer paternel, où nulle autorité ne s'élevait contre elle. Un mari, surtout avec une femme comme Colomba, s'il ne se soumet pas, est sans cesse une cause de conflits. C'est pour cela que notre héroïne préférait la solitude de la vieille fille à un mariage avec un homme indocile. Puis, si elle prenait mari ailleurs que dans son village, elle ne pourrait pas conduire les affaires de leur vendetta ; et, elle absente, c'était certainement la défaite. D'un autre côté, en Corse plus qu'ailleurs, principalement dans les villages, un mélange d'ironie et de pitié s'attache à celle qui reste dans le célibat. Aussi les siens insistaient-ils pour que Colomba se mariât : « Prends-en un dans notre parti », ne cessaient-ils de lui répéter. A la fin, elle se décida à accepter la demande de Bartoli, dit *Forciolo*, dont la famille avait partie liée avec la sienne

dans cette vendetta, qui était comme le minotaure de Fozzano. Ce Bartoli, d'une excellente famille, très courageux, bon tireur, en avait quelques-uns sur la conscience. Il aimait d'amour Colomba, qu'il plaçait bien au-dessus de lui-même. Il n'aurait pas mis le nez dehors sans la consulter.

Elle voulut que son mariage fût célébré avec éclat. C'était comme une bravade ! Elle revêtit une robe de soie bleue avec un châle de cachemire. Elle posa sur ses cheveux un *mezzaro* blanc qu'elle portait comme un diadème. Elle était vraiment majestueuse et son visage rayonnait. Les invités vinrent en grand nombre des villages voisins. Les partisans étaient armés.

Le prêtre, qui les unit, tout en les félicitant, leur parla de concorde et de paix. Mais Colomba souriait, dit-on, étrangement en ne l'écoutant que d'une oreille. Elle était entourée de fusils, et, sous son châle, elle avait glissé un beau stylet. Le marié, s'il ne portait pas de carabine,

montrait une cartouchière, et ses poches cachaient pistolet et poignard.

Une fois mariée, Colomba alla vivre dans la demeure de son mari. Je l'ai visitée. Elle s'élève encore au bout du village, au bord d'un vieux sentier. On y parvient malaisément par une descente creusée dans la pierre. Le crépi jaune des murs se lézarde. Tout est dans le même état qu'autrefois, sauf une fenêtre que l'on a transformée en porte.

Par cet escalier, posé contre la façade, Colomba pénétrait dans une pièce qui servait de salle à manger et de cuisine, séparée d'une chambre par une cloison en planches. Une échelle de bois, dans un coin, la conduisait à l'étage au-dessus où il n'y a qu'une salle. On remarque sur la façade trois petites niches entre deux fenêtres ; dans l'une est logée une sainte Vierge. Elles servaient, paraît-il, pour les illuminations du Vendredi saint.

Dans la cave, qui communiquait avec la

maison voisine, des cachettes existent encore.

La signora Colomba ignora l'amour, qu'elle considérait comme une faiblesse. Elle aimait son mari en épouse fidèle, irréprochable et dévouée ; mais des paroles d'ivresse ne furent jamais soupirées par ses lèvres ; car elle ne désira toute sa vie qu'une éclatante suprématie au cours de vengeances sans merci.

Prosper Mérimée avait été attiré par cette figure dont la beauté, qu'il connut à son déclin, lui apparaissait comme une sorte d'idole barbare. Il se plaisait dans son charme singulier.

II

LE VILLAGE DE COLOMBA

La signora Colomba Carabelli (1) était née en 1765, au milieu d'inimitiés tenaces, à Fozzano, village non loin de Sartène, dans une très vieille maison ayant la forme d'une tour carrée, avec un toit à une seule pente, et habitée actuellement par les Carabelli de la Tour, descendants de l'héroïne de Prosper Mérimée. Cette maison, une vraie forteresse, regarde la vallée de Baracci, qui descend en plaine vers le

(1) Une des plus nobles familles de la Corse.

golfe de Valinco. Haute, avec des murs de bastion, des escaliers étroits et obscurs, pourvue de mâchicoulis, elle ne recevait le jour que par des meurtrières; aujourd'hui, celles qui s'ouvraient vers la mer ont été élargies en fenêtres avec des persiennes bleues qui choquent contre le granit bistre et moussu. C'est au XIVe siècle qu'elle fut bâtie avec l'assentiment du gouvernement de Gênes, afin que l'on pût apercevoir les flammes qui s'élevaient au haut des tours maritimes, encore debout le long de la mer, et signalant de la sorte les incursions des Barbaresques. De nos jours, sur la terrasse qui vit tant de drames, les arrière-petites-nièces de Colomba prennent le thé au milieu des plantes et des fleurs, en pinçant de la guitare.

Fozzano, où j'ai été un jour de juillet, divisé en haut et bas quartier, a gardé son aspect d'autrefois; il y a des acacias et une route en plus. Il apparaît en pente, à côté d'une colline couverte d'oliviers, au pied d'une pointe nue,

en pain de sucre, d'où la vue est immense avec la Sardaigne à l'horizon. Ici, l'olivier domine; mais il semble que cet arbre doux et mélancolique n'ait jamais eu une influence bienfaisante sur les âmes et les esprits bouillants de ce beau pays. Les pierres des maisons, plantées sans symétrie, vibraient dans le grand soleil d'été. Certaines de ces demeures ont connu un passé dantesque; et, même de nos jours, après bien des années de calme et d'oubli, on a l'impression qu'elles en sont hantées, malgré ces riantes treilles ombrageant leurs balcons modernes.

Ce qui frappe, c'est le silence de ce village. Il paraîtrait inhabité si l'on n'y voyait, de temps à autre, une silhouette humaine, si l'on n'y entendait, parfois, le chant d'un coq. On a l'impression qu'il ne fut jamais témoin des manifestations du plaisir. Nulle ivresse de la vie ne s'y donna libre cours. Les gens y vécurent, sans cesse aux aguets, dans l'attente des heures sanglantes.

Que de deuils dans une telle lumière, à l'ombre des oliviers! Nulle part, en Corse, je n'ai senti plus profondément la proche étreinte de la mort. Et, cependant, il a son attrait, ce village. On aimerait à y vivre dans les méditations, les mollesses, en écoutant la plaintive monotonie des sources sauvages, couché sous l'un de ces oliviers certainement aussi beaux que ceux dont a parlé le vieux Sophocle.

Sur le berceau de Colomba s'étaient penchées pour la bercer des figures en deuil. Aussi son enfance fut-elle austère, triste et réfléchie. Elle ne connut ni les jeux, ni les tendresses. L'ombre pour elle a voilé sans cesse les fleurs et le soleil. C'étaient des cris, des imprécations, des blasphèmes, des conciliabules, un va-et-vient mystérieux, de longs silences. La maison, muette pendant le jour, ne s'animait un peu qu'à la faveur de la nuit. Dehors, le moindre bruit faisait dresser l'oreille. Même le chant d'un oiseau paraissait suspect. Pas d'allégresse

dans les conversations autour du foyer. Le deuil tragique, le silence de la tombe, l'aiguillon de la vengeance, telle est la trinité fatale qui guida le génie de Colomba.

Elle mêlait la poésie, la superstition et la vendetta avec une volupté farouche. Non qu'elle fût sanguinaire! Le crime pour le crime, le crime suscité par les sentiments vils, lui inspirait de l'horreur. Elle tuait et faisait tuer pour l'honneur.

*
* *

Mérimée, qui avait connu à Paris le commandant Orso Carabelli, frère de Colomba, le prévint de son arrivée en Corse. Orso, qui l'avait engagé à venir à Fozzano, alla à sa rencontre, avec une escorte de bergers armés. Colomba l'accompagnait à cheval. Elle était habillée d'une riche robe de soie; elle avait sur la tête le *mezzaro*, une sorte de mantille,

et elle portait en travers de sa selle une magnifique carabine damasquinée, don d'un préfet de l'époque, et que ses descendants gardent comme une relique.

Colomba avait deux autres frères : Ignace, consul général d'Italie à Venise, et Simon, colonel dans l'armée anglaise. Elle avait aussi quatre sœurs qui vécurent obscurément, éclipsées par le rayonnement de leur aînée. Elle était l'âme du bas quartier du village, en guerre depuis bien des années avec le haut quartier. D'un côté, les familles Carabelli, Bartoli et Bernardini ; de l'autre, les Durazzo et les Paoli. C'était une vengeance à outrance. Il y avait des rencontres fréquentes, de vraies batailles rangées. Les serviteurs, les bergers de ces familles étaient engagés eux aussi dans la vendetta de leurs maîtres; et c'est armés jusqu'aux dents qu'ils voyageaient ou travaillaient; le laboureur qui poussait sa charrue, dont la forme date des Bucoliques, en creusant péniblement

le sillon au pas de deux bœufs indolents, portait le fusil en bandoulière ; le pâtre qui gardait les chèvres, la carabine sur le bras, le doigt à la gâchette, prêtait l'oreille au moindre frémissement dans la broussaille.

Il y avait des signaux entre partisans. Soudain, dans une sente, un homme, l'arme prompte, cartouchière au ventre, pistolet et poignard dans les poches, le visage buissonneux d'une barbe inculte, se baisse vivement, ramasse un morceau de bois sur lequel on a fait une entaille au couteau d'une certaine façon et rebrousse chemin. Cela veut dire : « Il y a péril à aller plus loin. » S'il ne heurte pas de son pied une branche indicatrice, il entend un coup de sifflet. Il sait d'où vient cet avertissement, et il s'empresse de changer de direction. Des yeux amis l'ont vu et on l'a prévenu. Tout en ayant l'air de dormir sous son ciel ardent, la solitude du maquis écoute et veille.

*
* *

Les causes de ces longues inimitiés étaient souvent futiles : une dispute entre riverains ou entre femmes; un chien tué, une jalousie de familles, des propos mal rapportés, etc... L'humeur corse ne supporte rien; là-bas, l'honneur est parfois un tyran puéril.

Voici comment éclata la grande vendetta où figura Colomba. Chiara était une femme si merveilleusement séduisante qu'elle ensorcelait les plus insensibles. Nul ne pouvait être indifférent, dit-on, à ses cheveux bruns, à ses yeux bleus, à son teint suavement hâlé, à toute sa personne, dont les mouvements appelaient le désir. Tous les jeunes gens de Fozzano en étaient amoureux. Ils se partageaient en deux camps, ceux du haut et du bas quartier, qui se jalousaient avec une ardeur inouïe. Ils aimaient

comme ils haïssaient, avec violence. La haine, hélas! fut plus forte que l'amour.

Chiara, ayant du penchant pour les jeunes gens du bas quartier, ceux d'en haut ne pouvaient souffrir une telle préférence. Leur amour-propre fougueux se révoltait et une sourde colère les dominait. C'était le soir du mercredi saint, à la sortie des Ténèbres. Sur la place de l'église, qui se trouve un peu en dehors du village, du côté de la colline des Oliviers, Pierre Paoli, accompagné de deux amis, tous trois du haut quartier, interpella soudain en ces termes un Carabelli :

— Ta façon de me regarder ne me plaît pas!

L'autre riposta ironiquement :

— N'es-tu pas un bel homme?

— Insolent!

Et, en même temps, Pierre Paoli tire un coup de pistolet sur Carabelli, qui, non atteint et désarmé, feint de fuir. Il est poursuivi par un

camarade de Paoli. Aussitôt le village est plein d'agitation et de cris. Tandis que les uns rentrent chez eux pour y chercher des armes, les autres vont avertir les parents.

Cependant Carabelli, rattrapé dans le sentier, reçoit un coup d'estoc. D'un autre côté, Pierre Paoli voit venir en courant vers lui un adversaire. Il le saisit à la gorge, le renverse, et il va le frapper avec son stylet, lorsqu'il est arrêté par un appel déchirant :

— Mon fils ! Mon pauvre fils ! Épargnez-le !...

Une femme en larmes, à genoux, le supplie, les bras tendus. Alors, il lâche sa victime :

— Voici ton fils ! Je l'offre à la Sainte Vierge !

Cette inimitié se poursuivit avec un acharnement inconnu dans les annales de la Vendetta. Les familles qui s'y trouvaient engagées lui appartenaient corps et âme, négligeant leurs foyers et leurs devoirs. Rien ne les retenait, ni la crainte de Dieu ni celle de la justice.

Dans un tel milieu, si différent de celui d'où

il venait, Prosper Mérimée ne fut pas dépaysé outre mesure.

La fréquentation de Stendhal l'avait familiarisé avec les passions tragiques. Ici, s'il y avait beaucoup moins de somptuosité que dans les cours italiennes, il y avait plus de fierté et de franchise brutale. La psychologie de Mérimée, qui ne répugnait pas au mensonge distingué, en fut tout d'abord choquée. A la fin, il y trouva du charme.

La signora Colomba était une femme vraiment rare. Elle ne savait pas mentir et elle ignorait la coquetterie. A la maison, elle ne portait que de la soie noire et le *mezzaro*. Elle s'occupait des moindres détails du ménage. C'est elle qui recevait les bergers, les bouviers, discutait avec eux, et elle mettait souvent la main à la pâte.

D'apparence mélancolique, elle n'était que lyrisme ; elle avait un langage ardent, énergique, imagé. Elle parlait le français avec un

pittoresque qui ne manquait ni de saveur ni de piquant. Ses *corsicismes* souvent étaient des trouvailles et l'auteur de *Mateo Falcone* s'en amusait beaucoup.



Mérimée a placé sa *Colomba* à Pietranera, pour ne pas envenimer davantage la querelle des deux partis à Fozzano, encore très vive à l'époque où parut la célèbre nouvelle. Il lui a enlevé ainsi une grande partie de son attrait de vérité farouche.

Pietranera est un riant village, à deux kilomètres de Bastia. On y va par une route qui pousse jusqu'au Cap Corse, le long de la mer. Ce n'est pas un cadre pour de sanglantes inimitiés. Il est situé sur une pente, de côté et d'autre du chemin. Les vignes, les figuiers, les amandiers, les oliviers se mêlent aux maisons qu'entourent des jardins et qui paraissent bâties

pour le bonheur et la sérénité. Ici, l'aspect n'est ni triste, ni belliqueux. Une fertilité heureuse se couronne de fleurs. Le printemps y est particulièrement délicieux, à l'ombre des feuillages naissants, par ces journées où les premières ivresses de la terre s'avivent à l'odeur de la Méditerranée. Au bas de la pente, la mer, qui s'étend à l'infini, enveloppe de ses souffles les vergers, les maisons souriantes qui semblent n'avoir connu que des souvenirs gracieux, sans aucun souci cruel de vengeance.

On comprend Colomba vivant à Fozzano, à Olmeto, mais pas à Pietranera, où il n'a jamais existé de tour carrée ni de haines féroces, et où l'on a toujours bu gaîment, sous les berceaux des vignes, un vin qu'Horace eût célébré s'il l'avait goûté.

III

LES BANDITS CÉLÈBRES DE L'ÉPOQUE

Mérimée logea dans la tour de Colomba, et il put étudier tout à son aise son héroïne qu'il vit à l'œuvre. Il est certain que pour un Parisien la vie à Fozzanó, partagé en deux camps, devait manquer quelque peu d'agrément; mais outre l'amitié qui l'attachait à la châtelaine de cette antique demeure, où il recevait une noble hospitalité, le grand écrivain avait la passion des aventures tragiques.

Stendhal, son maître, avait un faible pour les brigands italiens lesquels, écrit-il, malgré

pillages et rançons, avaient « le cœur du peuple avec eux ». Et, de préférence, les belles filles s'éprenaient du jeune homme « qui, une fois dans la vie, avait été forcé *d'andar alla machia*, c'est-à-dire de fuir dans les bois et de prendre refuge auprès des brigands à la suite de quelque action trop imprudente. » Même de son temps, Beyle, qui fit de longs séjours en Italie, a pu constater l'amour des basses classes pour le panache du brigand. N'a-t-il pas connu le fameux Gasparone, le dernier brigand « qui traita avec le gouvernement en 1826 »? Ce Gasparone « homme d'esprit, d'une figure assez revenante », était le digne continuateur d'un Marco Sciarra ou d'un Piccolimini, duc de Monte-Mariano, lesquels levaient des bandes de *bravi* pour lutter contre les lois tyranniques de leur époque.

Stendhal était un grand admirateur de l'énergie individuelle, au point de l'exalter même chez les pires fripouilles. Il y a du brigand

dans tous ses héros. Mérimée, à l'exemple du maître, était un passionné de l'énergie dans ses manifestations les plus violentes et les plus équivoques. Son Mateo Falcone en est une preuve extraordinaire.

En 1830, il se trouvait en Espagne d'où il envoya des lettres à une revue de Paris. A Madrid il était assidu aux courses de taureaux; ce fut le premier Français qui révéla à notre pays les véritables physionomies des matadors tels que Pepe Illo, Francesco Sevilla, Montès, Pablo Romero. A Valence, il tint à assister à l'exécution d'un assassin pour voir s'il allait mourir courageusement. Mais l'auteur de *Carmen* cherchait surtout à connaître des brigands. Pour cela, il parcourut dans tous les sens l'Andalousie, « cette terre classique des voleurs », sans en rencontrer un seul. Et, cependant, qu'il fût à la ville, en diligence ou sur les routes, il n'entendait parler que des exploits des brigands. Il put avoir sur eux des

renseignements curieux et précis qu'il rapporte avec cette ironie subtile qui lui était coutumière. Quand il en parle, il emploie presque les mêmes expressions que Stendhal. « Il faut encore ajouter, écrit-il, que la profession de voleur n'est point regardée généralement comme déshonorante. Voler sur les grandes routes, aux yeux de bien des gens, *c'est faire de l'opposition*, c'est protester contre des lois tyranniques. Or l'homme qui, n'ayant qu'un fusil, se sent assez de hardiesse pour jeter le défi à un gouvernement, c'est un héros que les hommes respectent et que les femmes admirent. »

Ah! que Mérimée regretta de n'avoir pas connu José Maria! Et que n'eût-il donné pour partager son déjeuner, comme il le fit en compagnie d'un vulgaire galérien sur la route de Grenade à Baylen, avec « le modèle du brigand espagnol, le prototype du héros de grand chemin, le Robin Hood, le Roque Guinar de notre temps, le fameux José

Maria surnommé *el Tempranito*, le Matinal! »

Mérimée fut servi à souhait en Corse. Là, il n'y avait pas de hameau qui n'eût sa petite vendetta. On pouvait certainement compter les familles n'ayant pas d'affaire. Les choses au maquis se passaient autrement qu'en Espagne. Les chemins étaient sûrs. Le bandit corse ne se postait pas pour demander au passant la bourse ou la vie. Il avait tué pour venger son honneur; et, une fois dans le maquis qu'il avait gagné pour éviter les caprices d'une justice dans laquelle il n'avait aucune confiance, il y restait parce qu'il y trouvait des agréments.

Le bandit corse qui plut beaucoup à Mérimée, vit comme il peut, très pauvrement mais noblement. Son pain, il le reçoit des pâtres, amis ou parents. Nul ne refuse de lui ouvrir sa porte, sa huche, de lui accorder une hospitalité loyale. Lui offrir de l'argent est une insulte grave. Un pain, un fromage, des balles, de la poudre, un stylet, à la bonne heure! Il est

l'errant hors la loi, sans sou ni maille, mais d'une fierté excessive. C'est un romantique à travers des paysages romantiques.

Il vit en mystique, seul presque toujours, à cause de sa méfiance. Son esprit primitif a des liens avec les choses qui l'entourent et qui semblent issues de quelque cataclysme. Ce sont elles qui attendrissent parfois son âme que possède la vendetta.

Il a les larmes aux yeux en composant dans un dialecte quelque peu naïf, un lamento, où il s'épanche, où il chante son infortune. Le lamento est son chant épique. Quand il vivait en paix dans son village, avant l'affaire sanglante qui l'a jeté dans le maquis, il ne songeait nullement à la poésie; mais, une fois dans la *machia* où il se garde, un frisson le prend, un frisson qui lui vient de la nature, désormais la compagne de son destin errant et désolé. Et c'est ce frisson qu'il exhale en strophes plaintives que chantent sur un ton liturgique et traînant les

pâtres, les muletiers, les bouviers et les femmes quand elles s'assemblent, le soir, autour de la fontaine. Le caractère d'un bandit corse n'est donc bien défini que si on l'incorpore aux paysages où il mange, boit, rêve et dort, et que l'auteur de *Colomba* a trop négligés dans son roman.

Mérimée a connu les bandits les plus célèbres de l'époque par Colomba. Il se rendit un jour à la Mezzola, propriété des Carabelli, pour y déjeuner en compagnie de son héroïne, d'Orso et de quelques héros du maquis ayant plusieurs morts à leur actif.

Ce fut un déjeuner vraiment corse parmi les myrtes et les cistes, à l'ombre d'un rocher. Des bergers de la famille Carabelli empalèrent des agneaux entiers pour les faire rôtir entre deux grosses pierres où ils avaient allumé du feu. Colomba avait apporté des *fiadone* (1) dont

(1) Ce sont des tourtes au *bruccio*. Le *bruccio* est une sorte de caillé fait avec du lait de brebis et de chèvre.

Mérimée était très friand. Les bandits mangeaient en silence, leurs fusils à côté d'eux, constamment sur le qui-vive, craignant à tout moment l'arrivée des voltigeurs. Au moindre bruit dans la broussaille, ils saisissaient leurs armes.

On buvait aux gourdes. Mérimée en avait une pour lui. Les bergers et les bandits firent honneur au vin. A la fin la tête leur tournait, et ils étaient tellement excités qu'ils parlaient de tuer tout le bétail de leurs ennemis, puis d'aller mettre le feu à leurs maisons. Il fallut toute l'autorité de l'impérieuse Colomba pour les retenir. Ce trait fut noté par Mérimée qui écrit dans sa nouvelle corse :

— Vengeance ! répondirent les bergers. Promenons le cheval dans le village et donnons l'assaut à leur maison.

— Il y a une grange couverte de paille qui touche à leur tour, dit le vieux Polo Griffo, en un tour de main je la ferai flamber.

De Fozzano, une fois, Mérimée alla visiter Sartène où les deux principaux quartiers, Borgo et Sant' Anna, étaient en inimitié. Là, il eut connaissance d'une prouesse dont il tira parti dans *Colomba* comme l'atteste la note suivante : « Si quelque chasseur incrédule me contestait le coup double de M. della Rebbia, je l'engagerais à aller à Sartène et à se faire raconter comment l'un des habitants les plus distingués et les plus aimables de cette ville se tira seul, et le bras gauche cassé, d'une position au moins aussi périlleuse. »

Ce Sartenais était M. Jérôme de Roccaserra, cousin de ma grand'mère Rosalinda de Roccaserra. Un matin qu'il s'était rendu dans l'une de ses propriétés de la vallée du Rizzanese, il rencontra, en revenant, non loin de la ville, ses ennemis, deux frères du quartier de Borgo. Ceux-ci, à l'abri d'un mur, tirèrent les premiers. M. de Roccaserra eut le bras gauche cassé; mais, s'aidant de l'autre bras, à genoux, contre

un roc, il riposta et tua coup sur coup ses adversaires.

Leur oncle unique, un vieux prêtre âgé de soixante-quinze ans, ne pouvant venger lui-même ses neveux, de désespoir se cloîtra dans sa maison dont il fit peindre en noir la façade. Pendant dix ans, il vécut dans la désolation, derrière ses fenêtres fermées, sans jamais voir le ciel.

Un jour, il apprend que Jérôme de Rocca-serra a été tué. Alors, secouant sa sombre solitude, il ouvre toutes grandes ses fenètres, et pousse des cris d'allégresse en saluant le soleil. Il a quatre-vingt-cinq ans. Son visage n'est plus qu'une broussaille blanche et il peut à peine se tenir debout. Mais la joie le soutient et il la crie à qui veut l'entendre, penché à l'une de ses fenètres, en attendant le convoi qui, pour entrer à l'église, est obligé de défiler devant sa porte.

Avertis, les parents du mort, pour ne pas

donner cette satisfaction au vieillard, pratiquent un trou dans le mur, derrière l'église, et font passer par là le cercueil.



Mérimée a connu Giacomoni qui laissa un renom de bandit redoutable et chevaleresque. Il utilisa certains détails de sa vie aventureuse dans sa nouvelle.

Ce Giacomoni était d'une audace extrême. Quand il en avait envie, il allait se promener à Bastia, à Sartène ou à Ajaccio. Qui pouvait reconnaître dans ce jeune homme blond, aux cheveux bouclés, habillé au goût du jour, à la démarche assurée, le fameux bandit Giacomoni !

C'est ainsi qu'un soir, à Ajaccio, sur la place du Diamant, il salua M. de Susini, capitaine des voltigeurs, et lui demanda du feu. Plus

tard, dans la soirée, ayant frappé à sa porte, il lui dit :

— Veuillez m'excuser si je vous dérange. Je voudrais être voltigeur.

Le capitaine s'écria :

— Mais vous êtes un enfant! Le métier est rude et périlleux. Pour le faire, vous n'avez ni la force ni l'énergie nécessaires.

Le jeune homme insista en souriant singulièrement :

— Mon apparence trompe, je suis fort, endurant et courageux.

— Soit! dit l'officier, venez demain matin sur la place où le général doit passer une inspection. Je vous présenterai et j'appuierai votre demande.

Mais, le lendemain, Giacomoni ne parut pas.

Une semaine après, M. de Susini se rendait à Sartène, accompagné de quelques voltigeurs. A Bichisano, il les renvoya et continua seul son chemin. La route était déserte, le cheval

allait lentement, et, par cette belle journée, le capitaine rêvait. Soudain une voix le fit sursauter :

— Arrêtez !

Il saisit aussitôt un pistolet à l'arçon.

— Inutile ! lui cria-t'on, je n'en veux pas à votre vie ; car si j'avais voulu, vous seriez mort depuis un quart d'heure que je vous vois venir. Prenez cette sente qui monte à votre droite et soyez sans crainte.

M. de Susini, plus intrigué que rassuré, monta vers la voix ; et, à sa grande surprise, il vit se dresser devant lui, souriant et sans fusil, le jeune homme d'Ajaccio.

— Me reconnaissez-vous, mon capitaine?

— N'est-ce pas vous qui vouliez être voltigeur?

— C'est moi ; mais j'ai pensé que décidément le bandit Giacomoni ne pouvait être des vôtres.

Le capitaine n'en croyait ni ses yeux ni ses

oreilles. Comment voir dans cet aimable gringalet le terrible Giacomoni!

— Dieu sait, ajouta le bandit, si vos voltigeurs seraient heureux d'être débarrassés de ma personne!

— En effet; mais quelle audace d'être venu, chez moi, à Ajaccio!

— D'abord j'avais envie de faire votre connaissance; ensuite, je devais prendre chez un chanoine un scapulaire qu'il m'avait promis. Le voici.

Il déboutonna son gilet et montra le scapulaire sur sa poitrine.

— Écoutez, dit M. de Susini après un moment de réflexion, n'êtes-vous pas las de la vie que vous menez, de tout ce sang versé, de votre triste célébrité?

— Oh! oui, capitaine. Comme je serais heureux de vivre en toute tranquillité, dans un coin perdu!

— Eh bien! allez en Sardaigne.

— J'y avais pensé.

— Vous devez connaître quelque pêcheur?

— J'en connais un de Longo Sardo... Mais il m'en coûtera vraiment de quitter le maquis où j'ai pris des habitudes de rêveur...

Puis il ajouta :

— Le jour où vous recevrez une peau de chevreau, je serai en Sardaigne.

Et là-dessus, il lui demanda la permission de l'embrasser.

— Volontiers, lui dit M. de Susini, puisque vous me promettez de rentrer dans la bonne voie.

Un mois après, il recevait une peau de chevreau. Giacomoni vivait à Longo Sardo. N'ayant pas appris de métier et n'ayant jamais travaillé de sa vie, il se mit à faire le contrebandier. Il débarquait sa contrebande sur un point du rivage, dans les environs de Bonifacio. Mais il s'ennuyait en Sardaigne; il était là comme un solitaire désolé; il avait laissé

son âme au maquis. Et il disait : « Si je n'avais formellement promis à M. de Susini de disparaître, je reprendrais mon mousquet de bandit. Il y a des risques, mais quel charme ! »

Un jour qu'il était à Bonifacio, quelqu'un le prévint qu'une grande et jolie dame de Sartène désirait le voir. C'était une Parisienne mariée à un Sartenais. Elle voulait connaître un bandit célèbre pour pouvoir s'en vanter avec ses amies de Paris. Il lui fit dire qu'il retarderait son retour en Sardaigne et qu'il irait à son rendez-vous où qu'il fût.

Elle vint avec son mari et des amis. Giacomoni se présenta, vêtu et armé comme il l'avait été au maquis; mais la douce mélancolie de ses yeux, son air moitié rêveur moitié mystique et certaines manières qui le distinguaient des autres, déçurent un peu la Parisienne qui s'attendait à voir une sorte d'homme des bois ténébreux et terrifiant.

Ils déjeunèrent à l'ombre, non loin d'une

crique où une barque attendait Giacomoni. Il raçonta comment son père, un vieillard dont la main tremblait, ayant été insulté, lui avait tendu sa carabine, en lui disant : « Venge mon honneur et le tien! » Giacomoni n'avait que dix-huit ans. Sans hésiter il prit le fusil, tua l'insulteur de son père, et commença cette existence errante où il avait accompli tant de prouesses! Tous les récits de l'ancien bandit enchantèrent la Parisienne qui lui fit don à la fin d'un beau stylet.

Quand elle s'en alla, Giacomoni, qui avait copieusement déjeuné, s'endormit profondément au pied d'un rocher. Une petite chevrière, l'ayant aperçu, courut avertir les voltigeurs.

Vers le soir, le bandit s'éveilla. Il crut entendre un bruit de branches que l'on écartait avec précaution. Il fut vite sur pied. Un coup d'œil lui suffit pour voir qu'il était guetté. Il paya d'audace. Il s'avança hardiment vers un mur d'où émergeaient deux canons de fusil

qu'il ne quittait pas du regard, en menaçant de sa carabine ceux qui les braquaient. Il passa sans se presser, comme s'il ne courait aucun danger.

Soudain deux coups partirent en même temps presque. Giacomoni tourna le mur et disparut dans la broussaille. Les deux voltigeurs qui avaient tiré, croyant l'avoir manqué, se gardèrent bien de le poursuivre.

On n'entendit plus parler du bandit ; mais, quelques mois après, un berger découvrit dans une caverne des ossements humains, une carabine, un stylet, une cartouchière et un scapulaire. On reconnut que tout cela avait appartenu à Giacomoni. Blessé, il était allé mourir dans cette caverne, loin de tout secours.

La Parisienne qui va voir Giacomoni, c'est dans *Colomba* miss Lydia qui visite Orso della Rebbia au maquis.

*
* *

Colomba, qui se plaisait dans le commerce des bandits, les connaissait à peu près tous, et elle tirait d'eux tout ce qu'elle pouvait. Aucun de leurs exploits ne lui était inconnu. Elle avait tout de suite compris que Mérimée s'intéressait autant à eux qu'aux vieux débris du passé. Et c'est sûrement elle qui lui parla des frères Gambini, de Sarocchi et de Théodore Poli. « Savez-vous, messieurs, dit Colomba aux voltigeurs qui l'ont prise avec miss Lydia, que si par hasard les trois frères Gambini, Sarochi et Théodore Poli se trouvaient à la croix de Sainte-Christine avec Brandolaccio et le Curé, ils pourraient vous donner bien des affaires. Si vous devez avoir une conversation avec le *commandant de la campagne* (c'était le titre que prenait Théodore Poli), je ne me sou-

cierais pas de m'y trouver. Les balles ne connaissent personne la nuit. »

Les Gambini étaient deux et pas trois. Ils faisaient partie d'une bande avec laquelle on évitait d'avoir maille à partir. On ne comptait plus leurs prouesses. En voici une.

A Corte, un soir d'été, Ferracci prenait le frais à sa fenêtre, dans l'ombre. Il entendit dans la rue quelqu'un qui disait à un autre, à voix basse :

— Gambini Rosso t'attend avec des provisions, demain, au point du jour, à la passerelle de la Restonica.

Ce Gambini, qui était son ennemi, tenait le maquis depuis plusieurs années en compagnie de son frère Pasquale Gambini, de Théodore Poli, Arrighi, Caviglioli, Argelloni et Sarocchi.

Ferracci se dit : « C'est le moment où jamais de les faire prendre ». Il se rendit immédiatement chez Pierraggi, un autre ennemi des Gambini; et tous deux allèrent prévenir les volti-

geurs. Ils prirent rendez-vous pour deux heures du matin.

L'aube se leva sur un paysage désert et chaotique. On voyait, là-bas, au-dessus des eaux torrentueuses de la Restonica, aux bords escarpés, un gros tronc d'arbre couché en passerelle. La clarté venait des cimes violettes qui se dressaient dans le lointain. Les broussailles frémissaient au vent du jour naissant. Çà et là, des bœufs et des chevaux. Une chevrière descendait une pente, derrière son troupeau; on entendait la clarine du bouc.

Quelqu'un parut au milieu des maquis qui s'étendaient au delà de la rive droite du torrent. C'était Gambini Rosso. Regardant de tous les côtés, marchant avec prudence, l'oreille tendue, le fusil braqué, prêt à tirer, il se dirigeait vers la passerelle. Parfois, il s'arrêtait pour mieux écouter. Devant lui, son chien flairait le maquis. Il avait été dressé admirablement contre les voltigeurs. Pour

obtenir ce résultat, son maître, pendant un mois, l'avait fait fouetter par un camarade habillé en voltigeur.

Soudain la chevrière se mit à chanter un lamento. Le bandit s'arrêta net; ce chant était un avertissement. Aussitôt le chien se mit à aboyer furieusement. Il aboyait au gendarme. Alors Gambini s'accroupit derrière un roc. Au même instant un coup de fusil retentit, puis deux, puis trois... Gambini Rosso criait : « A moi! A moi! » Une balle tua le chien. Arrighi, Pasquale Gambini, Argelloni, Sarrochi, Caviglioli, accourus de tous côtés, prirent position. Ce fut une fusillade générale.

Tout à coup, Arrighi s'écria : « Je suis blessé! » Et il s'affaissa. Gambini Rosso, qui n'était pas loin, s'approcha de lui en glissant parmi les broussailles.

— Blessé où? demanda-t-il.

— Dans les côtes... C'est fini... Comme vous ne pouvez m'emporter, achève-moi.

L'autre hésitait.

— Achève-moi ! te dis-je... Je ne veux pas tomber entre les mains des voltigeurs... On serait capable de me guérir pour me guillotiner ensuite...

— C'est juste.

Et Gambini Rosso lui tira un coup de pistolet à bout portant. Puis il fit entendre une sorte de sifflement aigu. Les autres, alors, quittèrent leurs abris, et, favorisés par les rocs et l'épaisseur des maquis, où ils rampaient presque, ils finirent par atteindre le sommet du coteau. Là, ils se trouvèrent en sûreté.

Cependant les voltigeurs découvrirent Arrighi baigné dans son sang. Comme il respirait encore, ils résolurent de le transporter à Corte. Ils firent comme ils purent une civière avec des branches, y placèrent le blessé ; et, pour le porter, ils se relayèrent de temps à autre. Mais ils eurent beau faire diligence, ils durent s'arrêter, au crépuscule, dans une caverne où ils

étendirent le bandit; et, comme la nuit était fraîche, ils allumèrent un grand feu.

Au milieu du silence, le blessé se mit à geindre.

— Quelle soif, mon Dieu!... Je brûle... Un peu d'eau par charité...

Ferracci, qui somnolait, eut pitié de lui.

— Attends, dit-il, je vais t'en chercher... Il y a une source d'eau vive tout près...

Il prit une gourde et sortit. Dehors, il faisait très noir et le feu s'éteignait.

Quelques minutes après, on entendit le cri du renard. « Ce sont les deux Gambini », se dit avec joie le blessé. Et, se traînant péniblement, avec une énergie surhumaine, jusqu'au foyer, il y prit un tison encore allumé et le brandit à l'entrée de la caverne, en criant tant qu'il put :

— Vengez-moi! Vengez-moi!...

Pierraggi se réveilla en sursaut et lui logea une balle dans la tête. Cette fois, c'était le

coup de grâce. Mais, en même temps, partirent deux coups de fusil venant du dehors : l'un tua un voltigeur entrevu à la lueur du tison ; l'autre atteignit Ferracci qui rentrait avec sa gourde pleine d'eau.

C'étaient bien les deux frères Gambini qui avaient tiré.



Le plus fameux, Théodore Poli, que Mérimée appelle le *commandant de la campagne*, n'était pas présent dans l'affaire Gambini. Ayant réussi à rassembler sous son autorité une grande partie des hôtes du maquis, il avait proclamé la république des bandits. Il n'admettait dans sa bande que ceux qui avaient fait leurs preuves ; il avait droit de vie et de mort sur eux. Le brigandage entraînait l'exécution. Le respect était dû aux femmes, aux enfants, aux vieillards. La peau d'un gendarme trop zélé valait moins que celle d'un cabri.

Ses bandits, ayant besoin de chaussures, il en demanda à la gendarmerie. Comme il ne recevait rien, une nuit, à la tête de ses gens, il se rendit à Bastia, pénétra de force dans la caserne des gendarmes auxquels on enleva leurs bottes.

C'est lui qui, à la veille de la peine capitale d'un de ses camarades, enlève nuitamment le bourreau, le décapite à la place du condamné à mort qu'il délivre à la faveur du désarroi général.

Poli tint tête longtemps à la force armée. Il dominait l'île. A tel point que l'Angleterre, qui convoitait la Corse, lui fit, dit-on, des propositions ; mais le bandit refusa fièrement les offres des Anglais.

IV

COLOMBA INCANTATRICE

Colomba croyait aux revenants. Pour elle, les ténèbres étaient pleines des embûches de l'Au-delà.

On avait recours à sa science pour certaines pratiques mystérieuses.

Elle était superstitieuse comme elle était croyante. Un stylet sur son sein se croisait avec un scapulaire. Mais elle n'était pas la sorcière prédisant la mort du prochain.

La voix de la chouette l'impressionnait. La nuit, elle redoutait beaucoup plus le cri d'un

oiseau nocturne que la rencontre d'un ennemi. Elle affirmait qu'après le crépuscule, on pouvait apercevoir dans les campagnes des cortèges funèbres et qu'il était dangereux de traverser certains torrents à l'heure de midi.

Il est possible que Mérimée demeurât sceptique. On ne respirait pas cet air-là sous les galeries du Palais-Royal. Mais ce qui est sûr, c'est que, tout en étant incrédule avec un sourire poli, il s'intéressait à toutes ces choses de la magie. Ce qui le prouve, c'est qu'il leur consacra un chapitre dans le rapport qu'il adressa au ministre de l'Instruction publique sous le titre de *Notes d'un voyage en Corse*, qui n'eut qu'une édition chez Fournier, introuvable aujourd'hui.

Quand une personne tombait malade, on pensait tout de suite au mauvais œil. On appelait alors la signora Colomba. Lorsqu'elle ne pouvait venir, on lui apportait le chapeau si c'était un homme, le foulard de tête si c'était une

femme et, si c'était un enfant, le petit bonnet.

Colomba commençait par se signer, puis posait sur la coiffure du malade, une assiette creuse, remplie d'eau, et sur laquelle elle traçait le signe de la croix avec une lampe de fer dont elle avait allumé la mèche. Ensuite, elle trempait dans l'huile de cette lampe le bout de l'index qu'elle laissait égoutter après dans l'assiette. Si la goutte qui tombait restait unie sur l'eau, il n'y avait pas de mauvais œil; mais, si elle s'éparpillait, il fallait continuer, en récitant certaines prières connues seulement de l'incantatrice, jusqu'à ce que la goutte se reformât.

Ainsi le mauvais œil était conjuré.

Par des paroles secrètes, que l'on ne pouvait apprendre que pendant la nuit de Noël, Colomba arrêtait le venin dans les veines et guérissait les maux qui font périr les bêtes.

Elle se servait habilement de son talent d'incantatrice.

Quelques esprits que nulle arme n'eût fait reculer fléchissaient et tremblaient même devant la science ténébreuse de Colomba. Et ils la suivaient dans tous ses desseins, quels qu'ils fussent.

Elle était mystique. La race corse est mystique. Mais en Colomba le mysticisme ne geignait ni ne gémissait, il créait. Il donnait plus d'ardeur tenace à son énergie et plus de profondeur à son génie poétique. Il éclatait surtout dans les *lamenti* de vendetta qu'elle improvisait et qui avaient toujours la beauté profonde de chants liturgiques.

En plein Paris, Mérimée aurait beaucoup ri d'une femme qui lui aurait conté, avec un grand sérieux, comme le faisait Colomba, des histoires de fantômes et de sorciers; mais, en Corse, en un lieu bien différent de l'Ile-de-France, de tels récits avaient pour son esprit un attrait singulier, et il les admettait presque, de même qu'il ne songeait nullement à trouver

ridicule celle qui les lui racontait. Et puis ne s'en dégageait-il pas une mystérieuse poésie d'autrefois, qui prenait, malgré lui, le conteur de la *Vénus d'Ille?*

V

COLOMBA SAUVE SES FRÈRES

Un été, les trois frères de Colomba se trouvaient réunis à Fozzano, comme cela leur arrivait tous les deux ou trois ans. Orso, qui était en demi-solde, restait au village ; mais Ignace venait de Venise et Simon de Londres.

Colomba leur dit un soir :

— Demain, de bonne heure, nous irons à notre propriété de la Mezzola, où le berger nous attend pour partager le gros bétail.

Et le lendemain, avant le lever du soleil, les frères et la sœur, tous quatre armés, prenaient

le sentier qui menait à la Mezzola. Le chien de la maison les devançait. D'habitude, quand ils s'éloignaient du village, le colonel et le consul, peu soucieux d'échanger des balles avec leurs ennemis pendant le peu de temps qu'ils passaient à Fozzano, se faisaient accompagner par des voltigeurs ; mais, ce jour-là, ils ne les prévinrent pas de leur sortie.

Quelques instants après leur arrivée à la Mezzola, ils virent accourir un pâtre qui dit, tout essoufflé, à la signora Colomba, que leurs adversaires n'étaient pas loin.

— Combien sont-ils? demanda-t-elle sans s'émouvoir.

— Douze au moins.

— Ils trouveront à qui parler !

Le chien se mit à aboyer ; elle le fit taire en lui serrant le museau de sa main de fer.

— Vous allez entrer immédiatement dans la maisonnette, dit-elle à ses frères. Laissez-moi vos armes...

— Et toi? demanda Orso.

— Moi, je reste !

— Nous ne pouvons pas te laisser seule ! s'écria le colonel.

— Ne t'inquiète pas de moi. J'ai mon plan. Votre présence ici, le ferait manquer.

Le colonel insista. Alors Colomba se fâcha :

— Vous voulez donc vous faire tuer comme des caniches! Vous êtes sans expérience au maquis... Rentrez, le temps presse.

Et elle tournait de tous les côtés ses regards qui perçaient les broussailles épaisses. Orso déclara :

— Laissons-la faire.

Il se dirigea vers la maison, suivi des deux autres.

Une fois ses frères à l'abri, Colomba se posta entre deux rocs protégés d'un côté par un lentisque. Puis elle dit au berger :

— Tu resteras près de moi pour recharger les armes.

Alors, elle lâcha le chien, puis elle ouvrit un feu d'enfer en déchargeant au fur et à mesure les fusils. En même temps, pour faire croire à la présence d'un parti nombreux, elle appelait par leurs noms certains de ses partisans les plus redoutés. Sa voix sonnait impérieuse et calme à travers la fusillade. Le chien courait de-ci, de-là, en aboyant furieusement. Accroupie, elle tirait, criait, l'œil étincelant, l'âme en feu ! Les ennemis ripostaient dans la direction de la voix. Ils entendaient Colomba, mais ils ne pouvaient la voir. A deux pas d'elle, le chien fut tué. On raconte qu'elle sortit de son abri en rampant pour prendre le collier de la pauvre bête.

Et Colomba fit si bien que ses adversaires, craignant d'être cernés et de ne pouvoir se dégager, finirent par se retirer.

*
* *

Une autre fois, Colomba de sa maison entend des coups de fusil dans la vallée. Ses frères, chasseurs endurcis, sont allés à la chasse de grand matin. Le soleil se lève à peine. Elle écoute, elle se trouble : « Non, se dit-elle, on ne tire pas le gibier. » N'est-ce pas l'homme que l'on traque? Aussitôt elle prend son fusil et se dirige vers la fusillade...

Elle se hâte dans un sentier en se dissimulant le plus qu'elle peut entre les buissons. Elle a serré la cartouchière autour de sa taille et sa robe est comme renflée. Elle court, car la fusillade est de plus en plus vive. Soudain, elle heurte du pied le cadavre de leur chien, du chien qui a suivi ses frères. Colomba redouble de vitesse, bouillante et pleine d'angoisse.

Parvenue sur un tertre, à l'abri d'un roc, elle se rend compte de la situation : les siens

sont cernés! Leur position est sûre. Ils tiendront tant qu'ils auront des munitions; celles-ci, épuisées, ils seront à la merci des ennemis. Tués! tous trois! tous trois! Mon Dieu! Mon Dieu!... Comment les tirer de là?

Colomba connaît la haine que ses ennemis lui ont vouée; ils la haïssent vingt fois plus que ses frères; elle sait aussi qu'une haine trop ardente est aveugle et qu'elle provoque les pires imprudences. Elle se met à pousser des cris d'allégresse : « Accourez!... Accourez!... » Elle se montre, debout, en faisant des signes de la main et elle tire. Elle entend : « *La Morgana*!... Sus! Sus! »

Tous les fusils se retournent contre elle. C'est ce qu'elle veut. Qu'elle meure cent fois plutôt que périsse l'un de ses frères!

Elle a l'idée de fuir. Elle fuit en zigzags... On la poursuit. Mais elle a des jambes d'acier, des poumons de gladiateur. Les ennemis sont à ses trousses, acharnés. Ah! s'en débarrasser

une bonne fois pour toutes! Ils n'ont cure de ses frères qu'ils ont laissés derrière eux. Ils savent qu'ils se perdront à travers tant de pierres et de maquis! Elle, rien qu'elle! Ils croient la tenir, cette fois! Ils s'arrêtent, de temps à autre, pour tirer sur elle; mais ils tirent trop fiévreusement, et, puis, sa course est sinueuse, profitant du moindre roc, du moindre buisson, de tous les accidents du terrain. Cependant elle a sa robe trouée en plusieurs endroits. Elle semble fuir du côté de la plaine et s'éloigner du village; mais ce n'est qu'un long détour pour parvenir au milieu de maquis tellement épais et obscurs qu'on n'oserait s'y aventurer à la poursuite de quelqu'un. Elle en connaît toutes les profondeurs, tous les tours et détours. Une allégresse décuple ses forces : ses frères sont sauvés! Quant à elle!... Ah! quel étrange, ironique sourire!... Et elle court, court, sans lassitude, et, soudain, elle disparaît dans des broussailles

hautes, aiguës, ténébreuses, qui feraient reculer un sanglier et où il faut des yeux de lynx pour distinguer une personne tapie. Mais Colomba, courbée, souple, y est aussi à l'aise qu'un hérisson. Elle a serré un foulard autour de ses cheveux et elle passe au travers de tous ces feuillages enchevêtrés, comme un bélier, en y laissant néanmoins des lambeaux d'étoffe. Un moment, elle s'arrête pour reprendre haleine. On n'entend plus de coups. Ses ennemis ont abandonné la poursuite, à l'entrée du terrible fourré!

Toutefois, Colomba ne rentra au village qu'à la faveur de la nuit. Et l'on raconte que, dès le lendemain, elle tendit à la fenêtre sa robe trouée en écumoire, comme un drapeau glorieux.

VI

L'EMBUSCADE

Colomba avait coutume de dire : « Je suis de taille à pendre mes ennemis et à dépendre mes amis. » Elle mettait autant d'acharnement dans la vengeance que de dévouement dans l'amitié. Pour ceux qui luttaient avec elle sa maison était ouverte jour et nuit et tout ce qui lui appartenait était à eux. Une poire pour l'ami, un coup de poignard pour son ennemi. Cette qualité, qui est celle de la race corse, fut portée à un degré élevé par Colomba.

Souvent, elle veillait quand les autres dor-

maient. En compagnie d'un domestique, tous les deux chargés de provisions, elle allait les distribuer par n'importe quel temps et quel danger à ceux de ses partisans qui gardaient le maquis. Elle tenait à les voir souvent, à les encourager, à les stimuler; elle excitait leur haine même par des mensonges et soutenait leur courage; elle leur donnait des indications et des ordres au besoin. Ils lui obéissaient aveuglément, sachant par expérience qu'elle ne se trompait presque jamais. Et l'on disait qu'elle valait plus que vingt hommes résolus.

Un soir, Colomba devait porter du pain à un bandit à un endroit désigné au-dessus de Fozzano. Son mari, qui la sentait perplexe, lui dit :

— Je t'accompagnerai.

— Non, il nous faut traverser le village, et, si par hasard, malgré la nuit, on nous voyait ensemble, à cette heure-ci, on devinerait où nous allons. Je ne suis pas très rassurée au

sujet d'Antono, car je sais que, depuis ce matin, nos ennemis sont dehors, et je crains qu'il ne soit surpris par eux au rendez-vous que je lui ai fixé.

— Tu ne peux aller toute seule.

— J'irai. Tu sais que je n'ai pas peur.

Elle ajouta :

— J'amènerai Martino, le petit de notre domestique ; si l'on me rencontre avec lui, on croira que je vais visiter quelqu'un.

Son mari ne put que l'approuver.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, Colomba prit sa carabine, son stylet, une besace pleine de pain et de fromage qu'elle mit en bandoulière, appela Martino, qui n'avait que douze ans, et sortit. Dehors, il faisait tellement noir que l'on n'y voyait guère. Mais elle n'ignorait aucune pierre, aucun détour du sentier où elle montait en tenant l'enfant par la main. De temps à autre, elle s'arrêtait et tendait l'oreille ; il fallait l'avoir très exercée pour pouvoir distinguer le

bruit que faisait une bête ou un homme à travers la rumeur du vent dans les broussailles.

Soudain un gros chien bondit sur eux en aboyant. L'enfant poussa un cri.

— Tais-toi! lui dit Cobomba.

Et, saisissant la bête à la gorge, elle la poignarda. Ce chien appartenait à ses ennemis. Ils n'étaient donc pas loin!

Elle rassura l'enfant qui se serrait contre elle :

— N'aie pas peur! N'aie pas peur!... Et silence surtout!...

Elle songea à prendre position; elle s'accroupit entre un roc et un buisson, plaça le petit derrière elle pour le protéger de son corps et elle attendit.

En bas, une ou deux lumières, tout au fond du noir, indiquaient la place où se trouvait le village. Le vent gémissait et c'était le seul bruit dans cette nuit sombre où les choses elles-mêmes semblaient épouvantées.

— N'entends-tu rien? dit Colomba en se penchant sur le petit.

— Je crois que l'on vient à droite.

— En effet...

Les ennemis, ne voyant pas revenir leur chien qui n'aboyait plus, intrigués, s'étaient mis à sa recherche.

Tout à coup Colomba tira, puis elle cria d'une voix retentissante :

— A moi ! A moi ! Accourez ! Nous les tenons !

Un des ennemis dit : « Ah ! je suis touché ! » Les autres, reconnaissant la voix de Colomba, et persuadés qu'elle était avec de nombreux partisans, craignirent de tomber dans une embuscade et rebroussèrent chemin.

— Il est temps de rentrer, dit Colomba.

Et tous deux descendirent vers le village où ils arrivèrent sans encombre.

Elle avait laissé, dit-on, son poignard sur le cadavre du chien pour que son partisan sût qu'elle était venue et quel péril elle avait couru.

VII

COLOMBA EST APPELÉE PAR L'ÉVÊQUE

Le curé du village, un saint homme que tant de sang versé désolait, avait entrepris d'apaiser cette triste inimitié ; mais Colomba était irréductible. Elle voulait pousser le duel jusqu'à l'extermination des familles ennemies.

Le bon curé écrivit alors à l'évêque pour qu'il intervienne. Celui-ci pria Colomba de se rendre auprès de lui, à Ajaccio.

Elle partit avant le jour, accompagnée d'un domestique. Tous deux étaient montés. Ils portaient des provisions avec eux. Ils voya-

geaient pendant le jour, et, le soir venu, ils demandaient l'hospitalité, soit dans un village, soit dans une chaumière de berger.

Dès son arrivée à Ajaccio, Colomba se rendit à l'évêché. L'évêque l'accueillit avec empressement et voulut lui faire abandonner son esprit de vendetta. Mais son éloquence fut vaine.

— Monseigneur, répondit Colomba, le long et dur voyage que j'ai entrepris pour me rendre à votre appel témoigne de la déférence et de l'admiration fervente que j'ai pour votre personne et pour les hautes fonctions que vous occupez. Je savais, avant de partir de Fozzano, ce que vous vouliez de moi. Vous me demandez l'impossible ! Il m'est très pénible de ne pas me conformer à vos désirs ; mais j'estime que mon parti n'est pas assez victorieux pour tendre la main à ses ennemis. Et je ne saurais vous cacher qu'il désire aller jusqu'à l'anéantissement de l'autre. Je le seconderai de toutes mes forces. Je sais bien qu'il y a l'anathème de Dieu

sur la vengeance ; mais la vengeance est une passion plus ardente et plus tyrannique que les autres ; et elle est tellement entrée dans nos mœurs, Monseigneur, que nous ne saurions nous passer d'elle... Vous me dites : « Vous ne priez pas assez. » Mais si, je prie. Je connais toutes les prières de l'Église par cœur ; mais je trouve que la plus belle des prières est encore une bonne vengeance.

L'évêque, effrayé, se couvrit le visage de ses mains.

VIII

COLOMBA TUE

Un jour, la domestique de Colomba donnait à manger à ses poules ; elle vit venir le fils du maire, qui lui dit :

— Je désire parler à ta maîtresse.

Elle en fut tellement saisie que, sans répondre, elle monta l'escalier quatre à quatre et, cria tout émue :

— Signora, le fils du maire est là qui veut vous voir !

— Le fils du maire ! s'exclama Colomba... Est-il armé ?

— Apparemment non.

Le maire était leur ennemi le plus important du haut quartier. Que signifiait la démarche de son fils ?

— Fais-le monter, dit-elle à la fin.

Et elle alla s'asseoir au coin du feu et se mit à tricoter.

Il entra. C'était un jeune homme sec, aux yeux ardents, aux allures franches. Il salua.

— Que voulez-vous, monsieur ?

— La paix.

Colomba fronça le sourcil.

— Oui, la paix ! continua avec force le jeune homme. Je sais que, si vous dites un mot, vos partisans la feront, la paix, cette paix que tout le monde désire au village.

Elle le fit asseoir.

— Qui vous envoie ?

— Personne ! C'est de mon propre gré que je suis ici. Mais, si vous consentez à désarmer, je réponds des nôtres.

— Vous devez rêvasser souvent, dit Colomba, non sans ironie. Moi, je ne désarme pas, je ne désarmerai jamais, monsieur.

— Vous n'avez donc pas de pitié, de bonté?

— J'en ai pour les miens.

Le jeune homme ricana :

— Ce n'est pas sûr.

Colomba se leva si brusquement que l'autre recula.

— Oh! fit-elle, ne craignez rien. Vous êtes chez moi, donc vous m'êtes plus sacré que mes enfants. Mais, une fois sorti d'ici, gardez-vous!

Alors il s'en alla. Il descendit l'escalier lentement, pensif, et s'éloigna vers l'église. Il avait fait quelques pas à peine qu'un coup partit. Atteint à la tête, il tourna sur lui-même et tomba le nez contre terre. Il était mort.

On accusa Colomba d'avoir tiré ; mais nul ne l'avait vue.

*
* *

Un autre jour, quelqu'un du quartier ennemi longeait le mur du champ où se trouve le tombeau des Bartoli. Il était armé ; mais il tournait le dos à la maison de Colomba. Il n'avait donc pas d'intention hostile.

Soudain un coup de feu retentit et l'homme s'affaissa, râlant, baigné dans son sang.

On soupçonna Colomba. Il n'y avait pas de preuves contre elle. On racontait qu'elle donnait, assise contre la fenêtre, le sein à son fils François, lorsqu'elle aperçut son ennemi ; alors, sans déposer l'enfant, elle prit sa carabine toujours à portée de sa main, et tira par la croisée entr'ouverte.

M. Jean Versini, de Fozzano, un des descendants de Colomba, auquel j'avais demandé si ce fait était exact, m'a répondu ceci :

— On le dit ; mais je ne puis l'affirmer. Ce

qui est certain, c'est que mon aïeule en était bien capable...

*
* *

Un couvreur fut tué. Tué par qui? Les uns disent par Colomba.

D'autres affirment que non. Qui croire?

Ce couvreur était sur le toit d'une maison pour laquelle la *Morgana* n'éprouvait aucun sentiment d'amitié. On était en été. Quand il pleuvait, cette maison, dont la toiture était une écumoire, se trouvait inondée. Cela gènait beaucoup les gens qui l'habitaient, mais cela plaisait à Colomba. Aussi vit-elle d'un mauvais œil ce couvreur réparateur qu'elle soupçonnait aussi d'être quelque peu l'espion de ses ennemis. Le haut d'une maison est un excellent observatoire pour surveiller les allées et venues.

L'ouvrier chantait et sifflait en travaillant pendant que le village dans le soleil semblait

dormir profondément. D'en bas quelqu'un lui cria :

— Si tu tiens à la vie, abandonne pour toujours cet ouvrage.

Mais le couvreur fit la sourde oreille et chanta de plus belle.

Comme il lançait une note plus sonore que les autres, une balle l'atteignit à la tête, et le pauvre homme, qui se trouvait au bord d'un trou, chancela et tomba dans le grenier.



Les traditions, en Corse, tiennent lieu d'archives. Elles se transmettent fidèlement au cours des veillées. Le jeune homme écoute l'aïeul qui fut un acteur des scènes qu'il raconte. Plus tard, il les rapporte à ses enfants. Ainsi de foyer en foyer, de génération en génération.

La tradition est presque toujours plus véri-

dique qu'un écrit. On sait que certains chroniqueurs ont déformé à plaisir la vérité.

La justice était muette. Coite, elle mettait rarement le nez dans les affaires de vendetta. Quand elle s'en mêlait, elle était tellement en proie aux intrigues, aux influences et aux violences aussi, qu'elle s'empressait d'abandonner la partie.

La tradition veut que Colomba, revenant un soir de sa vigne, se soit trouvée brusquement en présence de Michel Durazzo. Elle fit un bond en arrière. Mais il la tenait au bout de son pistolet.

— Tue! lui dit-elle, en s'avançant la poitrine tendue.

— Non, je ne tue pas une femme, même lorsqu'elle est aussi terrible que toi! Passe...

Elle passa, les yeux furieux, contenant sa colère. Mais Durazzo, méfiant, marchait lentement, à reculons, le pistolet à la main, jusqu'à ce qu'elle se fût perdue dans la nuit.

*
* *

L'on pouvait tuer presque impunément à cette époque-là.

Les bandits, de plus en plus nombreux, n'avaient plus de mesure dans leur arrogance et leur audace. Les gendarmes et la magistrature étaient terrorisés.

M. Sigaudy, avocat général à la Cour d'appel de Bastia, était allé dans la Balagne pour une affaire criminelle. Au retour, il crut prudent de prendre la route du littoral, en voiture particulière. La diligence, qui suivait le chemin de l'intérieur, portait le maréchal des logis Giusti. Comme elle s'était arrêtée au relai de Ponte alla Leccia, quelqu'un s'approcha du conducteur et lui dit :

— La justice est-elle avec vous?

— Oui.

Et le conducteur indiqua du doigt le coupé.

L'homme s'éloigna rapidement.

Un instant après, la diligence gravissait lentement une montée. Soudain, l'on entendit deux coups de fusil dont l'un atteignit le maréchal des logis.

Un accusé contumax assassina M. Susini, procureur du roi à Sartène, un jour qu'il rentrait chez lui.

M. Colonna, juge d'instruction à Ajaccio, s'était rendu à Bastelica, où l'on avait commis un crime. Il fut tué à son retour, sur la route.

Santa Lucia, un des héros de la vendetta corse, creva à coups de poignard les yeux d'un faux témoin, en tua un autre devant sa femme et ses enfants, et il exécuta le troisième, médecin réfugié à Ajaccio, un dimanche qu'il sortait de l'église.

Mérimée n'a certainement pas ignoré Quastana, qui est, quelque peu, le bandit Castriconi dit le Curé de *Colomba*. Comme Castriconi,

qui lisait Horace dans le texte, Quastana avait des lettres.

Ce Quastana était élève au grand séminaire d'Ajaccio, quand son père fut tué. Il abandonna sur le champ ses études, vendit deux vaches pour acheter un fusil, un pistolet, un poignard, de la poudre et des balles. Puis il gagna le maquis, d'où il fit une guerre acharnée à ses ennemis. Ce fut une extermination. Il en tua vingt-huit. Mais il ne rançonnait personne.

On raconte qu'une fois, un bandit nommé Gallochio, peu scrupuleux, avec lequel il vivait en compagnie de trois autres, s'avisa d'écrire une lettre au maire d'un village pour lui demander 3.000 francs avec menaces à l'appui. Le maire s'empressa d'apporter une partie de la somme exigée à l'heure dite et au lieu indiqué. Quastana, qui n'était pas au courant, eut un haut-le-cœur, mais se tut.

Le lendemain, comme Gallochio se penchait pour boire à une source, il le tua d'un coup de

pistolet à la nuque. Puis il fit appeler le maire et lui dit :

— Voici votre argent.

Ensuite, il le mena devant le cadavre du rançonneur.

— C'est ainsi que finissent les voleurs, chez nous! Veuillez avertir la gendarmerie, qui s'attribuera l'honneur d'avoir détruit ce vaurien.

Dans *Colomba*, Castriconi dit le Curé tua comme un chien un usurier de Bastia qui rançonnait en son nom.

*
* *

De tels faits étaient fréquents. J'ai cité les plus saillants. On vivait dans le mépris de la mort et de la justice. On considérait celle-ci comme corrompue, faible devant l'intrigue et la sportule. Et l'on préférait se faire justice soi-même.

Pour tous les acteurs de la tragédie du maquis, Colomba était une sorte de déesse. L'homme le plus courageux trouvait en elle un émule, et sa beauté attirait comme une fleur dans une fente de granit. Pour arriver à ses fins, pas d'obstacle qu'elle ne renversât par n'importe quels moyens. Toutes ses facultés étaient uniquement tendues vers sa vendetta, à laquelle elle sacrifiait tout.

Elle avait affaire à des ennemis puissants. Michel Durazzo les guidait. C'était un gentilhomme franc, loyal et très brave, qui dédaignait d'espionner ses adversaires. Il avait interdit aux siens de se poster pour surprendre l'ennemi, selon la coutume au maquis. Il ne se battait qu'à visage découvert. C'est lui, dit-on, qui donna à Colomba ce surnom de *Morgana*, l'Infernale! Et il disait que la vendetta était le partage des hommes et non celui des femmes.

Il avait trois fils, Jean-Baptiste, Jean-Paul,

Ignace, créés à son image, beaux, redoutables, frappés à l'antique.

Antoine Durazzo jeune, qui porte un masque napoléonien, m'a montré les deux carabines qui ont joué un rôle important dans la vendetta de Fozzano ; elles portent des noms de mélodrame italien : *Maestrono* et *Pedemonte*. Mais, rouillées dans un coin, vestiges mélancoliques d'un passé oublié, ce ne sont plus que des débris inoffensifs.

Aujourd'hui, les Durazzo, qui parlent de toutes ces choses sanglantes en souriant, élèvent de beaux chevaux et cultivent des oliviers magnifiques. Leurs maisons, qu'ils ont modernisées, sont ouvertes au soleil ; et, à l'ombre des pampres qui ornent leurs balcons, le champagne mousse dans les coupes.

En des cadres surannés, leurs aïeux gardent cette physionomie altière et sombre qui venait de leur vendetta. Verano Durazzo, seigneur prodigue et chevaleresque, joueur acharné,

ayant perdu, une fois, à Ajaccio, 20.000 francs (ce qui pour l'époque et le pays était une grosse somme), alla se coucher, vêtu, avec ses éperons d'or, dans le lit d'une maîtresse.

IX

LE VOLTIGEUR AMOUREUX DE COLOMBA

Les Durazzo et les Paoli, unis dans la même vendetta, ne formaient qu'une famille. Ils veillaient les uns sur les autres comme sur leur propre personne. Colomba avait essayé de les diviser, ayant mis tout en œuvre pour arriver à ses fins, aussi bien une séduction feinte que les promesses les plus flatteuses; mais rien n'avait pu ébranler l'amitié loyale des deux familles.

C'est à ce sujet que les deux frères Paoli, surtout François, avaient tenu publiquement sur Colomba des propos sanglants qu'on lui

rapporta. Elle aurait préféré recevoir un coup de poignard. Nuit et jour elle y pensait, ne pouvant oublier; et, parfois, elle hurlait de rage comme un chien à la mort. La haine était pour elle comme l'air est à la vie. Elle les faisait guetter par les siens, mais en vain. Ils étaient prudents, résolus, d'une adresse peu commune aux armes. Ils sortaient rarement; et quand ils allaient à la campagne, nul ne le savait, pas même leurs plus proches.

Il y avait une compagnie de voltigeurs à Fozzano.

Les voltigeurs furent en premier lieu recrutés en Provence; mais les Provençaux, inexpérimentés, imprudents, se faisaient tuer sans résultat.

On avait alors songé aux Corses et surtout aux anciens bandits. Ce recrutement rencontra d'abord des difficultés inouïes. Le Corse d'alors détestait la livrée du gendarme. Il aimait l'indépendance, l'air libre. La police n'était pas

son fait. Il n'admettait qu'une discipline, celle de la guerre. Il l'avait faite, la guerre, depuis des siècles, sans répit, en combattant contre des ennemis innombrables et puissants. A Pontenovo, la dernière bataille des Corses dans leur île, sans quelques défections, les trente mille soldats du comte de Vaux auraient été taillés en pièces par les 1.500 bergers de Paoli qui avaient déjà gagné la victoire de Borgo sur les troupes régulières du marquis de Chauvelin. Soldat oui, mais persécuteur de ceux qui voulaient s'affranchir de l'injustice humaine, jamais!

On usa d'un stratagème. On dit à ceux qui, ayant une vendetta sur les bras, étaient terrorisés par leurs ennemis tenant le maquis au point de ne pouvoir mettre le petit doigt dehors : « Faites-vous voltigeurs ; ainsi, vous pourrez capturer vos adversaires ou les exterminer. » Nombreux étaient les Corses dans ce cas. Que n'eussent-ils entrepris pour assouvir leur ven-

geance! Ils vivaient terrés, et voici qu'on leur offrait, non seulement de vivre au grand air, mais les moyens de donner la chasse à leurs ennemis. Aussi s'enrôlèrent-ils en masse.



Parmi les voltigeurs de Fozzano, il y avait un bellâtre. Que le gendarme soit de garde à l'Opéra ou au maquis sa fatuité est toujours en éveil. Notre voltigeur, qui s'était épris de Colomba, la plus belle du pays, paradait devant elle toutes les fois qu'il en avait l'occasion. Elle finit par s'en apercevoir. Son premier mouvement fut de le corriger. Puis elle réfléchit; et une idée lui vint, une idée qu'elle médita, approfondit et qu'elle résolut à la fin de mettre à exécution.

Un jour que le voltigeur passait devant sa maison, revenant dans le sentier d'une course à travers maquis, elle se montra à la

fenêtre et répondit à son salut par un sourire.

Une autre fois, elle laissa tomber négligemment une fleur qu'il s'empressa de ramasser.

L'amoureux s'enflammait de plus en plus, persuadé que cette femme, si belle et si redoutable, avait une inclination pour sa personne. Pour l'avoir il était décidé à tout, même à démissionner. Il brûlait de le lui faire savoir.

Un matin, la croyant seule chez elle, il frappe, il entre; mais son mari est là. Colomba dit pour le tirer d'embarras :

— Vous venez pour perquisitionner... Faites à votre aise... Il n'y a personne de suspect dans notre maison.

Le voltigeur, troublé, répond qu'il la croit sur parole et se retire. Elle l'accompagne jusqu'à la porte pour lui glisser à voix basse :

— Soyez prudent... mon mari est très jaloux...

Ah! si le bon gendarme avait pu entendre le ricanement féroce de la signora Colomba pen-

dant qu'il s'éloignait, dehors, tout guilleret!

Deux mois s'écoulèrent. Le voltigeur se contentait d'un sourire, d'un mot en passant, d'une futilité. Pour avoir l'occasion de la voir, le visage contre la vitre, il se rendait fréquemment à l'église qui se trouvait non loin de la maison de Colomba. Il la saluait et elle lui faisait ironiquement des petits signes qu'il interprétait ardemment, le pauvre homme.

Il se contentait de peu, mais il avait le feu dans le sang ; et il faisait les plus folles combinaisons pour arriver jusqu'à elle.



Quand elle jugea le moment venu, Colomba fit dire au voltigeur par sa domestique, qui était dans le secret, qu'elle l'attendait chez elle, tel jour à telle heure, et qu'il eût à prendre des précautions.

Il fut exact. Mais il trouva une Colomba affligée. Ses beaux yeux étaient tristes. Ses mouvements fiers, puissants, rythmés, étaient maintenant accablés. Ses lèvres, qui laissaient voir d'habitude des dents très blanches, restaient fermées, sans sourire, sans ce sourire qu'il gardait en lui comme un gage d'amour. Il y avait comme un frémissement dans ses cheveux noirs, une détresse imprimée sur son visage d'ordinaire plein de feu.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il... Souffrez-vous?

— Rien... peu de chose...

Il insista.

— Rien... je vous affirme...

Il ne la crut pas. Il lui sembla même voir des larmes dans ses yeux. Il s'exalta :

— Confiez-moi votre chagrin... Vous savez bien que ma vie vous appartient et que pour vous faire plaisir je me damnerais...

Elle eut un sourire, aigu comme la pointe

d'un stylet, et qu'il prit pour une expression de tristesse plus accentuée.

— Regardez-moi, je suis fort... Mon bras est sûr... Je suis prêt à servir les intérêts de votre vendetta... Vos haines sont les miennes... Parlez, mais parlez donc !...

Alors, elle dit brusquement, comme si elle faisait un aveu pénible :

— Je suis entourée de lâches !

— Expliquez-vous ! fit-il, étonné.

Elle parut se décider à contre-cœur :

— Connaissez-vous François Paoli ?

— Si je le connais ! je lui achète du vin.

— Eh bien ! il m'a injuriée cruellement. Cette injure m'est intolérable. Mon mari ne m'a pas encore vengée... Ah ! qui me vengera !...

— Moi ! s'écria-t-il.

— Vous ?... Un voltigeur ?

— Oui, moi !

Elle se rapprocha de lui.

— Je ne veux pas vous compromettre...

Il était rouge, l'âme et la figure enflammées.

— Et moi, je le veux! Je tuerai ce François Paoli comme une mouche par amour pour vous.

— Mais comment?

Il voulait l'affronter, le provoquer.

— Non, de cette façon vous vous feriez peut-être tuer le premier. François Paoli est toujours sur ses gardes, même quand un ami l'approche. Il lira dans votre regard vos intentions avant que vous fassiez le coup. Et il est prompt comme l'éclair!

Il protesta :

— Je serai plus prompt que lui!

Elle réfléchit.

— Vous lui achetez du vin, n'est-ce pas?

— Presque tous les jours.

Elle réfléchit encore en regardant, cette fois, le voltigeur, fasciné, avec des yeux ardents. Puis elle lui dit :

— Un soir qu'il sera seul, après le crépus-

cule, allez lui demander du vin... Il descendra à la cave, suivez-le... Là, il se penchera, en vous tournant le dos, pour remplir votre bouteille... Alors, frappe-le d'un coup de poignard à la nuque, frappe fort!... Enfonce, enfonce bien!...

Elle le tutoyait, haletante, en dessinant avec violence le geste du crime :

— Tu l'égorgeras!...

Et elle répétait : tu l'égorgeras!...

— Oui, je l'égorgerai!

— Allez-vous-en... Mon mari va rentrer... Écoutez encore, nul ne soupçonnera un voltigeur d'avoir commis ce crime.

— Et après?

Mais Colomba se tut.



La nuit vient de tomber, une nuit silencieuse et noire. Le voltigeur est là, non loin de la

maison des Paoli qu'il surveille. Une petite fenêtre luit dans les ténèbres.

La porte s'ouvre, un homme sort : dans la lueur il reconnaît le frère de François Paoli. Ce dernier est seul maintenant.

Le voltigeur monte l'escalier, heurte à la porte, tire le loquet. Il a une bouteille vide à la main. François Paoli, qui est assis au coin du feu, se retourne dans un mouvement brusque de défense.

— Ah ! c'est vous !

— Je m'excuse de vous déranger si tard; mais je viens de rentrer et je n'ai pas encore mangé. J'ai besoin d'un litre de vin.

François Paoli, qui porte un stylet passé à sa cartouchière et un pistolet au côté dans une poche de cuir, prend la clef de la cave suspendue à un clou, une petite lampe, et, suivi du voltigeur, il descend l'escalier, dehors. La clef dans la serrure grince, la porte tourne et gémit sur ses gonds rouillés. Cela fait bien du

bruit. Paoli alors allume la lampe ; la flamme vacille dans un souffle d'air...

Il va droit à un tonneau. Le voltigeur le suit de près ; dans sa poche son poignard est nu... Il a hâte d'en finir... Mais un pas retentit, pressé. On entre... c'est le frère de François ! Le gendarme étouffe un juron, prend sa bouteille pleine et s'en va ; mais il entend ceci : « Ce voltigeur avait une figure bien sombre ! »

Colomba l'attend, là, au fond de la nuit.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Son frère est arrivé au moment ou j'allais le frapper.

Il lui raconte la scène et lui rapporte les paroles entendues.

— Bélitre ! dit-elle sur un ton dur et méprisant, il fallait les tuer tous les deux !... Maintenant, ils vous soupçonnent... Que je ne vous voie plus !...

Et elle s'en alla, laissant le pauvre voltigeur comme un cavalier désarçonné.

X

COMMENT COLOMBA DÉLIVRA UN BANDIT

De tout temps la politique, en Corse, fut ardente et farouche.

Le clan domine surtout. Deux partis sont en présence, même dans le plus petit hameau. Je connais un village qui n'a que douze électeurs : ils sont six contre six. C'est presque toujours l'ancienneté qui décide, quand ce n'est pas le fusil.

Le sceau de la mairie est plus convoité qu'un sceptre, et sa possession provoque, dans certaines localités, plus de drames que n'importe

quelle couronne disputée à travers les siècles. Témoin ce maire qui, révoqué pour fraudes électorales, garda le sceau dans sa poche, le jour, et sous son oreiller, la nuit, pendant des mois, malgré les plus énergiques interventions de l'autorité, et ne le rendit que quand il le jugea à propos.

Le Corse déteste le voleur ; mais voler en matière électorale n'est pas un vol pour lui. C'est de bonne guerre. Il s'en fait même gloire. Un vieux maire, républicain naturellement, très retors, avait toujours son urne pleine de trucs dont il se servait sans scrupules. Le vaudeville avec lui se mêlait parfois au drame. Jamais il n'avait la majorité ; mais, toutes les fois, il sortait vainqueur de la lutte. Il ne se gênait nullement pour faire voter les morts, les absents, les bandits. Il n'hésitait pas à transformer la mairie en forteresse pour empêcher ses adversaires politiques d'y entrer, le jour du vote. Comme cela il était tout à son aise pour

faire son élection. On avait beau réclamer, jamais ce bon maire républicain n'était châtié. Le préfet le recevait à bras ouverts. La préfecture, quand il allait à Ajaccio, était à sa disposition. Le député, je crois bien que c'était Emmanuel Arène, dont il avait commencé la fortune politique, l'embrassait publiquement. Il jouissait d'un grand renom, bien plus que s'il eût publié des chefs-d'œuvre. Tous l'estimaient et recherchaient son amitié. Un jour, on lui demanda : 2+2 combien font-ils? — Cela dépend, répondit-il; pour mes adversaires ils font toujours 3 et même moins; pour mes amis et moi ils font 5 et plus.

Souvent, avant le dépouillement, une bousculade se produit autour de la table du vote; et, soudain, l'urne disparaît.

Que de doubles bulletins ont déterminé la victoire du parti le plus faible!

On prépare les élections municipales, bien des mois avant. Que d'intrigues, de courses

nocturnes à la recherche des électeurs ! Que d'offres, de menaces ! C'est l'occupation principale, dévorante ; et, pour elle, en général, toutes choses sont négligées, même les intérêts les plus sérieux.

Comme dans la vendetta le fusil joue un rôle dans la politique locale, quand la lutte est trop ardente. On s'entretue autour de l'urne. Parfois, les deux partis se livrent une vraie bataille rangée. Un jour d'élection, à la suite d'une rixe sanglante, une partie de la population du village de Campitello gagna le maquis.

Les femmes sont aussi acharnées que les hommes. Elles emploient l'astuce, la souplesse ; et, souvent, elles enveniment les querelles.

Il va sans dire que le chef de clan est un personnage. Combien se sont ruinés au jeu politique !

Les partisans considèrent la maison de leur chef comme la leur. C'est le moulin ouvert.

Ils y prennent tout ce dont ils ont besoin, négligeant ensuite de rendre l'objet prêté.

Un maire achetait une selle de cheval presque tous les ans. Ses bêtes étaient à tout le monde. Il avait une voiture. Tous s'en servaient. Le jour où il en avait besoin, si un partisan la lui demandait, il la lui cédait, et il voyageait à cheval et même à pied. Ainsi pour toutes choses.

Mais il faut reconnaître aussi, qu'une fois le chef sur la paille, il n'en garde pas moins ses partisans qui, fidèlement, continuent à servir sa politique, la leur, comme au temps de son bien-être. Et c'est lui, maintenant, qui leur emprunte l'objet nécessaire, en constatant, non sans mélancolie, qu'il fut sien.

*
* *

Colomba aimait la politique autant que la vendetta. En Corse, en général, l'une ne va pas

sans l'autre ; et la vendetta y est fille souvent de la politique.

A Fozzano elle était particulièrement dangereuse. Les deux quartiers se disputaient le sceau. Il passait de l'un à l'autre. Le quartier victorieux dressait des mâts et ce n'étaient que salves et vivats. L'élu ouvrait sa cave. Quelque poète local composait une chanson de circonstance. Et cela bien entendu ne se terminait pas sans coups. Colomba prenait une part très active à ces luttes politiques. Elle y apportait les mêmes qualités que dans la vengeance. Elle aurait voulu que son mari fût constamment maire. Avoir la mairie chez elle, c'était un honneur et sa vanité était satisfaite. Et puis, il y avait des faveurs pour les siens et toutes sortes de tracasseries pour les autres. Les adversaires payaient les impôts, les partisans rien !

Le maire, appelé à donner des renseignements, les fournissait bons pour ses amis et

mauvais pour ses ennemis, sans souci de la vérité.

Cette fois, le maire était le mari de Colomba, et il ne l'était pas devenu sans peine. On lui avait envoyé le sceau et les archives dans un cercueil. Et sa femme avait éclairé ses trois niches pendant trois nuits.

Un jour, elle vit entrer un bandit de ses amis encadré de deux voltigeurs. Ceux-ci venaient pour une formalité.

— Monsieur le maire?

Le maire était absent.

— Mais attendez-le, il ne va pas tarder à rentrer, leur dit Colomba.

Puis, se plantant devant le bandit :

— Te voilà enfin pris, brigand de grand chemin ! Mes félicitations, messieurs. Pour une bonne prise, c'en est une ! Il n'est pire vilenie qu'il n'ait commise contre les honnêtes gens. Que ne méritez-vous pas d'avoir débarrassé le maquis d'un tel malandrin !

Le bandit avait des menottes de corde aux mains croisées au dos. Étonné d'abord devant l'attitude de Colomba, il avait saisi un signe d'intelligence et il se tenait, attentif, prêt à tout événement.

— Asseyez-vous, messieurs. Vous devez être bien fatigués et vous devez avoir bien soif.

Elle appela sa domestique :

— Apporte-nous du vin vieux et des canestrone (1).

Les bons voltigeurs se confondirent en remerciements. Le bandit, assis entre eux, semblait accablé et roulait en dessous des yeux farouches.

Colomba fit signe à la petite fille de sa domestique, âgée de huit ans, et lui parla à voix basse. Puis elle alla vers la porte pour voir si son mari venait, et elle la laissa ouverte.

(1) Biscuits du pays.

Elle revint vers la table où les voltigeurs faisaient honneur au vin et elle se mit à leur parler. Occupés à boire, à regarder et à écouter la belle Colomba, ils ne virent pas la petite, pieds nus, un rasoir à la main, se glisser derrière la chaise du bandit dont elle coupa les menottes.

Celui-ci, ayant les mains libres, courut vers la porte et s'enfuit. Les gendarmes se levèrent précipitamment, mais, dehors, leur captif avait disparu.

XI

COLOMBA ET LE BERGER

Colomba était une grande ensorceleuse. Certains auraient commis les pires extravagances pour lui faire plaisir et nul acte n'était assez téméraire si elle l'approuvait.

Elle fascinait. Cette puissante femme, d'aspect violent et hautain, avait en elle des trésors de fascination. Son regard, le rythme de son corps dégageaient, parfois, on ne savait quelle attraction irrésistible.

On raconte qu'un berger de Durazzo était tombé amoureux de Colomba. C'était un de

ces pâtres rêveurs et broussailleux dont la mélancolie couve éternellement une flamme ardente. Il disait : « Pour la signora Colomba, je donnerais mon âme au diable ! » Elle le sut, elle l'attira, tout en lui parlant comme à un esclave pour lequel on n'a que du dédain. Elle fit si bien qu'il se jeta dans la *machia*. Là, dans une caverne perdue, où il n'entendait que le cri des oiseaux de proie, tout en se consumant et en se lamentant, il attendait chaque jour Colomba.

Elle vint un soir et elle lui dit :

— Es-tu prêt?

— Je suis prêt.

Elle restait à l'entrée de la caverne, au bout d'une sente qui serpentait dans la pierre et la broussaille. Elle sentait sur elle le regard lourd et brûlant de cet homme, ascète embrasé. Mais elle était armée, et, non loin, un de ses partisans se tenait caché. Long, sec, bronzé, sentant la terre et la mousse, le berger, dont

les yeux s'allumaient d'une volupté sombre, répétait : « Je suis prêt... »

— Es-tu prêt, dit-elle, à tuer Michel Durazzo?

Il eut un haut-le-corps et recula d'un pas :

— Moi, tuer Michel Durazzo, mon ancien patron! Je suis né dans sa maison comme mes parents. Que de bienfaits n'ai-je pas reçus de lui!... Je préfère mourir que de commettre un tel crime!

Il parlait avec force. Un autre sentiment le transfigurait. Il se dressait et il dominait cette femme qui ne songeait qu'à se venger. L'amour se taisait devant l'honneur.

— Je serais un traître, et toute ma famille serait déshonorée!... Comment n'avez-vous pas compris cela?

Maintenant, il la regardait sans désir. Son âme obscure se délivrait.

— Vous pensez, dit-il, que je ne puisse être qu'un instrument comme le couperet entre les

mains du bourreau? Détrompez-vous! Je sais souffrir. Éloignez-vous... Vous ne m'êtes plus rien!

En même temps il tendit le bras vers le lointain et il paraissait ainsi plus farouche et plus grand dans la nuit qui tombait sur cette solitude désolée.

XII

L'AFFAIRE DE MUNTICHIA

Xavier Carabelli revenait du continent français. Depuis des années il était absent de son île, et il n'était pas très au courant des affaires de son village.

Il arrivait avec d'autres idées. Il avait horreur de la vendetta que la Corse tenait du moyen âge italien. On sait qu'en Italie les plus hautes familles pratiquaient la vengeance. Ne pas se venger c'était un déshonneur qui se perpétuait de génération en génération. La vendetta fut

pendant longtemps le flambeau de Florence. Dante, lui-même, a subi sa loi.

Xavier Carabelli ne cachait pas publiquement sa réprobation pour de telles mœurs.

Quand un Corse est loin de son pays, il finit par en oublier l'esprit. Il se dépouille de cette rancœur dolente qui voile son âme, sa pensée et son énergie, à l'ombre de la maison natale. Sa combativité, ailleurs, se délivre des entraves locales. Il se donne à l'action, aux allégresses, à une vie laborieuse, loin de toute haine.

De retour dans son village, dès les premiers jours, il se sent repris par le milieu d'où il est issu. Il lutte bien contre cette influence, mais il a beau lutter, peu à peu, il respire, il pense comme par le passé.

Xavier Carabelli alla voir Colomba. Elle lui échauffa la tête. Elle vanta la force et l'adresse qu'il avait autrefois. Ne les avait-il pas perdues? Elle lui parlait adroitement de leurs ennemis communs, les montrant arrogants, méprisants,

insolents. Elle l'enveloppait chaque jour. Il se débattait comme l'oiseau fasciné par le serpent, mais il subissait le charme impérieux de cette femme qui ajoutait à la séduction de la beauté, celle du verbe.

Une fois, elle lui rapporta que les Durazzo avaient déclaré qu'il n'était nullement à craindre, ayant laissé courage et volonté dans les mollesses des villes. Alors il protesta avec véhémence. Il saurait au besoin leur prouver le contraire!

Le lendemain, il dit à quelqu'un :

— Avec une savate je mets en déroute les Durazzo.

L'autre lui conseilla la prudence :

— Méfie-toi, les Durazzo sont vaillants et forts.

— Peuh! ils valent tout au plus l'effort d'une chiquenaude.

A quelque temps de là, Xavier Carabelli et trois partisans se rencontrèrent au haut d'un

champ qu'on appelle *Muntichia*, entre Fozzano et Arbellara, avec les Durazzo qui s'en revenaient, en prenant par le milieu de la propriété.

Des coups de fusil furent échangés. Nul ne fut atteint. Mais, au lieu de fuir, comme le croyait Xavier Carabelli, les Durazzo firent face à leurs ennemis, et, tout en tirant, ils montèrent vers eux au pas de course.

Xavier Carabelli et ses amis déchargèrent leurs pistolets sans résultat; et, comme ils n'avaient pas le temps de les recharger, ils résolurent de se replier; car les Durazzo couraient toujours vers le mur qui leur servait d'abri.

Ils se replièrent ainsi, dans la direction de Fozzano, jusqu'à l'endroit où se trouve, aujourd'hui, le cimetière.

— Eh bien, demandait-on le lendemain à Xavier Carabelli, penses-tu toujours que les Durazzo sont à peine dignes d'une chiquenaude?

— Vous aviez raison, répondit-il, ce sont des adversaires dignes de nous!

Que les temps sont autres! De nos jours, les Carabelli et les Durazzo fraternisent même en politique.

XIII

L'AMOUR DE MÉRIMÉE

Colomba avait un fils, François, et deux filles.

L'aînée, Catherine, était aussi belle et aussi forte que sa mère; mais elle avait la blancheur du liseron des haies vives et dans ses yeux étincelants passaient, parfois, des ombres farouches. La carabine était son bijou préféré, et elle n'hésitait pas à faire le coup de feu.

Mérimée s'éprit de Catherine au point de la demander en mariage. Sa demande ne fut pas agréée par Colomba, qui ne voulait pas pour

gendre d'un *pinzuto* (1), quel qu'il fût. Mérimée, tout en comprenant que ce refus n'avait rien de désobligeant pour sa personnalité, en éprouva du chagrin, car il aimait Catherine.

Comment s'était-il attaché avec une telle force à cette jeune Corse, belle, mais toujours couverte de vêtements noirs? On sait que Mérimée était un raffiné de son époque. Son dandysme était de qualité. Il parlait avec élégance; ses manières étaient si réservées qu'elles paraissaient froides. Il venait d'un milieu romantique, il est vrai, mais subtil, plutôt épris d'amantes rêveuses qui se penchaient sur des balcons fleuris, chevelure éparse au clair de lune. Il semble qu'il eût dû regarder d'un œil indifférent cette beauté un peu sombre, dans un cadre âpre et sanglant, d'où les paroles s'exhalaient comme des cris ou comme des plaintes. Le désir était le plus fort. Catherine

(1) Français du continent.

était inculte, elle avait l'attrait du buisson en fleurs. Elle apparaissait à Mérimée d'une originalité sans égale. Le mystificateur qu'il était ne fut pas étranger aussi à cette demande en mariage. Voyez-vous Prosper Mérimée présentant comme sa femme à la société parisienne une amazone du maquis, fille de la terrible Colomba! Il eût été au premier plan de l'actualité des salons et des théâtres de Paris. L'idée de paraître et une volupté singulière l'avaient poussé vers Catherine (1).

Il est possible que Colomba, plus tard, ait regretté de n'avoir pas pour gendre, non pas un écrivain célèbre, membre de l'Académie Française, mais un sénateur de l'Empire, bien en cour, ami de l'Impératrice, et pouvant obtenir toutes sortes de faveurs.

Quelque temps après le départ de Mérimée, Catherine se maria avec Joseph Istria, du vil-

(1) Elle avait été remarquée aussi par M. Valéry, qui fit paraître un *Voyage en Corse*, en 1837.

lage d'Olmeto. Elle écrivit en 1869, à son ancien prétendant, pour lui recommander son fils qui devait passer un examen. Voici la lettre qu'elle reçut :

A Madame Catherine Istria, à Olmeto (Corse).

Paris 13 Juin 1869

Madame,

Je regrette beaucoup de ne pas connaître le nom des examinateurs qui doivent se rendre en Corse. Je me suis adressé inutilement à plusieurs de mes amis pour savoir leurs noms. J'ai écrit à la seule personne que je connaisse à Aix pour lui donner le nom de votre fils, et le priant, s'il connaissait un des examinateurs de le lui recommander en son nom et au mien. Je ne pense pas qu'un Corse soit assez <u>timide</u> pour se troubler quand des professeurs, presque toujours très bienveillants, l'interrogent; mais on

me dit que les examens sont aujour-
-d'hui plus sévères qu'ils n'étaient de
mon temps. J'espère que votre fils
s'en tirera heureusement.

Veuillez agréer Madame l'expression
de mes respectueux hommages

P. Mérimée

XIV

LE DRAME DE TONICHELLA

Pour Colomba, le garçon seul comptait; François avait de sa mère les yeux, les traits, le geste et la physionomie énergique. C'était une nature d'airain qu'elle façonna à son image.

De bonne heure, il eut une inclination marquée pour les armes. Il apprit à tenir le stylet avant la plume. Dès son éveil, son esprit se montra belliqueux. A l'âge de dix ans, c'était déjà un habile tireur, et nul cheval capricieux ne pouvait le démonter. Rebelle aux études, il

les négligea tout à fait. Il ne pensait qu'aux histoires de vengeance. Et Dieu sait si son enfance en fut nourrie !

Il acceptait la vendetta comme un musulman le fatalisme. Il était mélancolique ; la mélancolie en lui ne provenait pas d'un état maladif, mais d'une sorte de prescience de la destinée. Il ne reculait devant rien et ne demandait qu'à se battre.

Colomba voulut frapper un grand coup. Les Paoli la narguaient. Les Durazzo étaient puissants. Ah ! les détruire en une fois ! Elle y songeait nuit et jour. Les pires folies lui traversaient la tête. Qui sait les plans qu'elle dressait, les combinaisons qui la hantaient ! Mais elle ne prenait pas une décision. C'est qu'il fallait risquer son fils ! En elle, la passion de la vendetta et l'amour maternel se livraient une lutte aiguë. François était fort, habile ; mais les autres aussi. Sa perplexité était cruelle. Aujourd'hui, elle n'était que tendresse mater-

nelle ; le lendemain, la vengeance la dévorait comme un vice inassouvi. Laisse faire le destin ! lui conseillait une voix.

Cependant, François était frémissant. Elle le tenait difficilement. Il voulait se rencontrer avec ses ennemis. Il était provocant. Devant cette nature bouillante, Colomba éprouvait un orgueil secret ; mais en même temps une épouvante la glaçait à l'idée que l'on pouvait le lui rapporter sur une civière !

La rencontre eut lieu à Tonichella. C'est un champ situé sur une éminence dans la vallée de Baracci. Quand je l'ai visité, on venait d'y couper le blé. On donne deux versions de cette rencontre. Chaque quartier a la sienne.

Voici celle du bas quartier.

Le 30 décembre 1834, François quitta le village avant le crépuscule matinal en compagnie de son cousin François Carabelli, pour se rendre à Tonichella. Tous deux étaient armés. Ils marchaient avec prudence dans le

sentier, entre des murs ou des buissons, l'un après l'autre, à une certaine distance. Le fils de Colomba était en avant.

Soudain, comme ils approchaient de Tonichella, des coups de fusil éclatèrent en haut, sur la droite. Une balle s'aplatit sur le mur de gauche, à deux pas de François. Il s'arrêta, s'accroupit et cria :

— A moi!... Je suis mort!...

Puis, le pistolet à la main, il attendit. Un instant après, il entendit du bruit. Quelqu'un se dressa furtivement au-dessus du mur. Aussitôt, le fils de Colomba tira sur lui et le tua. Il prit vivement sa carabine, se leva et aperçut deux ennemis qui descendaient en courant vers le sentier. Il fit feu : un tomba, l'autre disparut dans le maquis.

Alors, il songea à son cousin Carabelli, resté en arrière. Il revint sur ses pas, après avoir rechargé ses armes.

Il le vit allongé au milieu du sentier, baigné

dans son sang. Comme il se penchait pour examiner la blessure, il reçut par derrière un coup de pistolet tiré par un berger, étranger à cette vendetta.

Du village, Colomba ayant entendu la fusillade, s'écria :

— François est aux prises avec nos ennemis !

Et elle partit aussitôt avec quelques partisans ; mais elle arriva trop tard.

Un moment, elle resta debout, le corps secoué de violents frissons, devant le cadavre de son fils ; puis elle se baissa pour le baiser en croix : au front, sur la bouche et les joues. Mais elle ne pleura pas.

Le cousin, qui respirait encore, lui fit le récit de la rencontre.

— C'est bien, dit Colomba, mon enfant s'est conduit en héros, il en a abattu deux.

Elle ajouta avec fierté :

— Et il n'est pas mort de la main de nos ennemis !

On fit deux civières pour transporter le cadavre et le blessé.

Au village, à leur approche, la cloche se mit à tinter. Quelques femmes ennemies, toutes réjouies, crièrent de leurs fenêtres :

— O Colomba ! Il y a de la viande fraîche, ce matin !

— Comme vous voyez ! répondit-elle.

Et, s'arrêtant, elle cria, avec un sourire aigu :

— Mais allez, il y en a bien plus pour vous !

Pendant toute la nuit, Colomba, après que son génie poétique eût improvisé le lamento le plus émouvant que l'on ait jamais entendu, s'enferma dans une chambre avec le cadavre de son fils ; mais elle ne sanglota ni ne gémit.

Le lendemain, elle accompagna le cercueil jusqu'au tombeau. De retour, elle dit :

— Maintenant, il faut le venger !

Une semaine ne s'était pas écoulée que le berger fut assassiné de la main même de Colomba, selon la tradition.



Voici la version du haut quartier :

Au delà de Tonichella, se trouve le maquis ombreux d'Alsetto. C'est là que, le 30 décembre 1834, bien avant le jour, se postèrent le fils de Colomba, son cousin François Carabelli dit Mansonu et un autre connu surtout par son surnom : Tadacouda. Ils attendaient les Durazzo qui devaient passer par le sentier, très resserré en cet endroit, pour se rendre dans la plaine de Baracci, où ils avaient rendez-vous avec des Lucquois qui avaient fini de travailler la veille pour les Carabelli. Ces Italiens auraient averti, paraît-il, Colomba.

Comme ils se morfondaient depuis deux heures, François, en voyant poindre le jour, dit à son cousin.

— Inutile de les attendre plus longtemps, ils

ne viendront pas ce matin. Ils ont dû changer d'avis dans la nuit. Rentrons au village.

Ils remontèrent le sentier en silence. Comme ils se trouvaient à Tonichella, des chiens aboyèrent, et ils entendirent la voix de Michel Durazzo qui appelait le bouvier Cavaduccio, lequel habitait une maisonnette, à Santa Lucia, propriété des Paoli. Ils se jetèrent aussitôt dans le maquis.

Peu de temps après, ils aperçurent dans le sentier, Michel Durazzo, ses trois fils, Jean-Paul, Jean-Baptiste, Ignace, et son neveu François-Marie. Ils firent feu. Michel, Jean-Paul et François-Marie qui étaient en tête, n'ayant pas vu tomber Ignace et Jean-Baptiste, se mirent à la poursuite de leurs ennemis qui fuyaient.

Jean-Paul, qui court derrière le fils de Colomba montant vers un rocher pour s'y abriter et avoir le temps de recharger son fusil, s'arrête, vise, tire et l'atteint. Mais il

n'est que blessé. Il s'approche de lui vivement pour l'achever.

De ses yeux sans frayeur, François le regardait fièrement.

Jean-Paul se dit :

« S'il en réchappe, tant mieux pour lui ! Mais il ne sera pas dit que j'ai frappé un ennemi à terre ! »

Et il s'en va.

Cependant le vieux Durazzo se lamentait sur ses deux fils morts. Le laboureur de Santa-Lucia et des pâtres accoururent. On fit deux civières. Et l'on remonta vers le village.

Il fallait passer devant la maison de Colomba. Celle-ci se montra à la fenêtre, et sa joie féroce éclata :

— Oh ! la bonne chair fraîche !

Michel Durazzo lui cria :

— Au lieu d'exhaler ta joie, ô *Morgà* ! tu ferais mieux d'aller ramasser le cadavre de ton fils !

Alors elle poussa des hurlements tellement aigus que ses ennemis eux-mêmes en furent remués et qu'on les entendit des profondeurs de la vallée. Puis, égarée, les yeux en feu, elle courut, les cheveux au vent, vers les champs tragiques de Tonichella.

XV

LA VIEILLE LIONNE

Depuis la mort de son fils, nul être humain ne connut autant que Colomba la violence de la haine. Sous des dehors de froideur morne, elle cachait un deuil effroyable. Son cœur sanglotait pendant que son visage conservait son empreinte énergique, faisait croire à l'oubli. Elle avait la beauté des statues qui gardent les tombeaux. Mais elle ne cessait de rugir de douleur sourdement. Elle disait de son fils :

— J'avais érigé un bronze antique, des vandales me l'ont brisé !

Elle devint encore plus acharnée, plus vindicative. Elle avait espéré faire condamner le meurtrier de son fils ; mais il fut acquitté, François ayant été l'agresseur. Elle ne pouvait le supporter, et elle criait que « la justice à Bastia se vendait comme tout le reste (1) ».

Elle fit bâtir une petite chapelle dans le jardin de sa maison pour y mettre la dépouille de son enfant. Ce jour d'été, où je l'ai visitée, elle était environnée d'ombelles magnifiques. Non loin, au bord du vieux sentier, un grenadier en fleurs abritait de son ombre un paisible baudet. Du seuil on voit des oliviers, la vallée de Baracci et une échappée du golfe de Valinco. Elle est très simple. Sur le petit autel blanchi à la chaux, un crucifix et deux chandeliers rouillés. Au milieu, on a placé un marbre tombal, après la mort de Colomba, avec cette inscription :

(1) VALÉRY, *Voyage en Corse.*

DOM
COLOMBA BARTOLI
F. A. 1834.

La mère et le fils sont là. Mais elle n'y entra que vingt-sept ans plus tard. Et, pendant vingt-sept ans, elle ne quitta pas le deuil de son enfant. On la voyait des heures entières sur son seuil ou contre la fenêtre qui regarde le tombeau, toute noire, avec des yeux de feu ; et d'elle s'échappait un long murmure plaintif qui glaçait les os, tandis qu'elle balançait lentement sa tête que couvrait un foulard noir, comme un cilice. Elle était seule. Son mari était mort obscurément dans son lit. Seule, avec l'aiguillon de son deuil et l'inassouvissement de sa haine! Parfois, dans la journée ou pendant des nuits sans sommeil, elle ouvrait une armoire, en sortait des vêtements que portait son fils le jour du crime, les éten-

dait sur le plancher, et là, à genoux, courbée sur ces effets encore sanglants, elle chantait sa douleur sur le ton des liturgies de la mort. Ceux du dehors venaient écouter, recueillis, sous les fenêtres, et les plus endurcis, les plus indifférents pleuraient, tellement les lamentations de cette mère éplorée étaient poignantes ! Souvent, elle allait à Tonichella. On y avait marqué la place où son fils était tombé, elle y restait accroupie, enveloppée de noir, dans une méditation douloureuse en poussant, de temps à autre, des gémissements et des cris. Elle s'enfermait dans la chapelle pour prier.

Dans cette douleur, l'orgueil était aussi puissant que le sentiment maternel. Elle avait laissé tuer son fils ! Et ses adversaires demeuraient impunis ! Quel supplice de chaque minute ! Ceux qui l'approchaient avaient l'impression que cette femme, belle encore, sombre des pieds à la tête, exhalait ses plaintes comme on verse du sang humain. Ce qui augmentait

son affliction, c'est que la vendetta traînait... Les hommes, étant las de cette vie aiguë, sans repos, de cet éternel qui-vive, aspiraient depuis longtemps à la paix, mais non ouvertement, à cause de la furie de Colomba.

A la fin, cette paix fut conclue. Il y eut, ce jour-là, à Fozzano, un concours d'amis des deux côtés. On vint en cavalcade comme pour un traité de paix entre deux royaumes. Il y avait entre autres Mgr Casanelli d'Istria, évêque d'Ajaccio, et le baron Lallemand, gouverneur de la Corse.

D'aucuns disent que Colomba ne voulut pas désarmer, tandis que ses petites-filles affirment qu'elle adhéra à la paix, en ajoutant ce détail que Mgr Casanelli d'Istria avait demandé, comme souvenir, à leur aïeule, les lunettes dont elle s'était servie pour la signature. Mais savait-elle signer? Elle ignorait les lettres. Si elle a signé, ne lui a-t-on pas guidé la main? Ce point n'est pas éclairci. Il est à peu près

certain que Colomba, née à une époque sans écoles, en Corse, où seuls quelques prêtres, un peu plus instruits que les autres, enseignaient, ne songea nullement à apprendre à lire et à écrire, d'autant plus que l'ignorance, en ce temps-là, faisait partie des quartiers de noblesse.

Colomba, les hommes ne se battant plus, menait une existence vide et désolée. Elle s'ennuyait à Fozzano, où elle était trop près de ceux qu'elle considérait toujours comme ses ennemis. Les voir, chaque jour, vaquer tranquillement à leurs affaires, quelle torture! On la considérait comme vaincue. Et ne le fut-elle pas le jour où on lui tua son fils? Elle croyait lire la pitié dans les yeux. Colomba, devenue un objet de pitié, quelle déchéance et quel déshonneur! Quand elle pensait à cela, ne pouvant contenir sa colère, elle montait à cheval, armée de sa carabine; alors, elle aurait bravé n'importe qui!

Ses ennemis l'évitaient. Non par crainte, mais ils trouvaient qu'elle était assez punie. En Corse, les plus acharnés des adversaires respectent la douleur d'une mère et se font un devoir de ne pas la narguer. Et puis, à cette époque, le chevaleresque dominait. C'est ce qui faisait dire, il y a quelques années à peine, à un procureur général de la Cour d'appel de Bastia : « Je constate que la criminalité en Corse, tend à s'encanailler. »

Cependant, Prosper Mérimée ne perdait pas de vue son héroïne. Colomba avait contribué pour une grande part à le rendre célèbre, et il lui était demeuré reconnaissant. Toutes les fois qu'il changeait de domicile à Paris, il ne manquait jamais de lui envoyer sa nouvelle adresse. Il lui écrivait. Ses petites-filles m'ont remis une lettre qu'il lui adressa ainsi que celle à Mme Catherine Istria, reproduite plus haut. Il paraît que d'autres lettres se sont égarées.

Paris 52, rue de Lille
6 Février 1855

Madame

Je serais très heureux de pouvoir être utile à Mr votre gendre et lui assurer une vie tranquille en France, mais malheureusement je ne dispose d'aucune place et je serais très embarrassé pour lui donner un conseil sur le choix d'une carrière. Si quelque vocation l'appelait sur le continent et que ma très faible recommandation put lui servir, je serais charmé de la lui offrir. Toutefois avant de quitter la Corse, il faudrait être assuré de trouver une occupation convenable à Paris ou en France; et la chose est comme vous le savez fort difficile. Je regrette Madame, de ne pouvoir mieux répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, et vous prie d'agréer l'expression de tous mes sentiments les plus distingués

P. Mérimée.

*
* *

Sur les instances de sa fille Catherine, mariée à Olmeto, Colomba finit par se retirer dans ce village. Dans la maison où elle a vieilli, ses deux petites-filles, très âgées, vivent au milieu des souvenirs de leur grand'mère. Cette demeure, très visitée par des touristes venant de tous les points du monde, s'élève dans l'endroit le plus escarpé d'Olmeto, qui est un séjour agréable, comme suspendu au-dessus d'une vallée d'une grande fertilité, où l'on peut goûter des félicités arcadiennes, à l'ombre d'énormes oliviers, groupés en forêt. Il y a un vieux couvent de Franciscains en ruines où, parmi les ronces et les herbes, on foule des ossements humains. On aperçoit les débris du château de Vincentello d'Istria, sur cette pointe rocheuse qu'on dirait inaccessible et qui surgit

au bord de la vallée, comme une stalagmite prodigieuse.

J'ai été voir Mlles Néna et Mariuccia Istria, les petites-filles de Colomba. A leur porte, un four est ombragé d'un vieil olivier auquel un grenadier oppose ses fleurs écarlates.

Entre ces meubles vétustes, Colomba a vieilli en chantant à ses petits-enfants des berceuses qu'elle improvisait. Voici sa table massive en noyer, aux pieds torses; sa glace qu'orne un écusson. Ce portrait d'homme énergique, qui porte la barbe comme un vieux loup de mer, c'est celui que Colomba a préféré à Mérimée pour sa fille Catherine, c'est M. Joseph Istria.

Je suis entré dans une chambre à solives, celle de la grande aïeule : de ce balcon elle avait sous les yeux la vallée de Baracci, un lambeau de mer, le village de Vigianello, sur la route de Fozzano qu'elle pouvait entrevoir dans ce repli ombreux... Des pots de basilic

fleuraient leur parfum. Le ciel était bleu sur la forêt d'oliviers. Çà et là, des figures informes de granit semblaient symboliser des légendes barbares. Et je regardais le paysage qu'avait contemplé mélancoliquement Colomba pendant que Mlles Mariuccia et Néna me parlaient de leur sœur, Mme Simonpieri, qui vit en Algérie, redoutée des Arabes, et de leur frère Charles Istria que Mérimée recevait à sa table, à Paris. Ces dames ont déployé dans leurs affaires l'énergie que leur aïeule dépensa dans la vendetta. Elle leur disait :

— J'ai usé, moi, plus de soie que vous n'userez de mérinos.

Elle restait belle sous ses cheveux d'argent, et elle tenait toujours à ses atours. On m'a montré quelques morceaux d'étoffes qu'elle avait portées ; on n'en fabrique plus d'aussi riches : ce damas peut rivaliser avec le plus somptueux surplis d'église ; cette soie jaune ferait les délices d'une impératrice. Que de

bijoux, bagues, pendentifs, colliers ! Et ces curieux pendants d'oreille, dont l'un représente le soleil, l'autre la lune ! Colomba idolâtrait les parures, les joyaux, les étoffes chatoyantes. Mais elle avait laissé tout cela après la mort de son fils.



Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Il faut croire que le culte de la vengeance entretient l'énergie sans laquelle, dit-on, il n'y a pas de longue vie. Colomba fut un exemple extraordinaire de l'énergie tragique. Toujours tendue ! La douleur la plus terrible ne l'accablait pas, elle donnait comme un relief singulier à sa beauté. Sans cesse, jusqu'à la fin, elle eut dans ses yeux ce rayonnement qui fascinait ou faisait frissonner. Sa poésie était l'âme d'une solitude farouche, l'âme de ces paysages corses qui semblent enfantés par les cata-

clysmes des préhistoires. Elle parcourut la vie par bonds. Elle avait horreur des faiblesses et des faibles. Quand on lui raconta l'histoire de l'enfant de Sparte, elle s'écria dans un mouvement d'admiration :

« Chaque foyer devrait avoir sa statue ! »

Colomba ne fit pas de maladie. Pendant quinze jours, elle languit, mais debout. Elle ne voulut pas se coucher. Le lit était déjà le cercueil. Assise près du balcon, elle voyait venir la mort comme la nuit sur ce paysage d'oliviers qui lui était familier.

Le 6 décembre 1861, dans la matinée, elle se confessa, elle communia dévotement. On l'étendit sur son lit où elle s'éteignit doucement, sans agonie. Il était cinq heures du soir.

Selon son désir, on transporta son corps à Fozzano, dans la chapelle où elle repose à côté de son fils.

TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Prix

ALANIC (MATHILDE)
Rayonne ! roman (5e mille). . . . 7 »

BAILLEHACHE (COMTESSE DE)
Les mains pures, roman (3e m.) . 7 »

BARBUSSE (HENRI)
Le Feu, roman (335e mille) . . . . 7 »
Clarté, roman (90e mille) 5 75

BATAILLE (HENRY)
Théâtre complet. I. La lépreuse. — L'Holocauste (3e mille) . . . 7 50

BEAUNIER (ANDRÉ)
La folle jeune fille, roman (5e m.) 7 »

BERNARD (TRISTAN)
Le jeu de massacre (4e mille) . . 7 »

BINET-VALMER
Les jours sans gloire, roman (7e m.) 7 »

BLASCO-IBAÑEZ (V.)
Les morts commandent, roman (6e mille) . . . . 7 »

BORDEAUX (HENRY), *de l'Acad. française*
La maison, roman. Nouvelle édition illustrée 7 50

BOUTET (FRÉDÉRIC)
Le spectre de M. Imberger (3e m.) 7 »

CASANOVA (NONCE)
La racaille, roman (3e mille) . . . 7 »

CHÉRAU (GASTON)
Le remous, roman (15e mille). . . 7 »

CORDAY (MICHEL)
Les "Hauts Fourneaux" (Le Journal de la Huronne), 8e mille. . 7 »

DAUDET (LÉON), *de l'Acad. Goncourt*
L'entremetteuse, roman (23e mille). 7 »
La lutte, roman (13e mille) . . . . 7 »

DAX (ANDRÉ)
La volupté de tuer, roman de l'après-guerre (4e mille) . . . . . 7 »

DES GACHONS (JACQUES)
Mon amie, roman (5e mille). . . . 7 »

DUVERNOIS (HENRI)
Crapotte, roman (20e m.). 6 75

FARRÈRE (CLAUDE)
L'extraordinaire aventure d'Achmet Pacha Djimaleddine (20e mille) 7 »

FAURE-BIGUET (J.-N.)
La fiancée morte, roman (3e m.). 6 »

FIERRE (JACQUES)
L'éternelle histoire, roman (4e m.) 7 »

FISCHER (MAX ET ALEX)
Pour s'amuser en ménage !..., roman (22e mille) . . . . 7 »

FLAMMARION (CAMILLE)
La Mort et son Mystère. III. Après la Mort (20e mille) 8 50

Prix

FORT (PAUL)
Louis XI, curieux homme, chronique en 6 images 7 50

GENEVOIX (MAURICE)
Rémi des Rauches, roman (4e m.) 7 »

GÉNIAUX (CLAIRE)
Un héros national, roman. . . . 7 »

GÉNIAUX (CHARLES)
La lumière du cœur, roman. . . 7 »

GÉRARD-GAILLY
Tchirougougoa, roman (3e m.). . 6 »

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)
Sœur Philomène, roman. Édition définitive . . . . 7 »

GYP
Un raté, roman (17e mille) . . . . 7 »

HERMANT (ABEL)
Le petit prince. — La clef (4e m.) 7 »

LAPARCERIE (MARIE)
Les amants de Rosine, femme honnête, roman (3e m.). 2 vol. Chacun 7 »

LORENZI DE BRADI
La vraie Colomba. . . . . 5 »

MARGUERITTE (LUCIE PAUL)
La jeune fille mal élevée, roman (5e m.). . . . . 7 »

MARGUERITTE (VICTOR)
La garçonne, roman (100e mille) 7 »

MAUREVERT (GEORGES)
La plus belle fille du monde. . 7 »

MICHEL GEORGES-MICHEL
La vie à Deauville (4e mille). . . 7 »

MIRBEAU (OCTAVE), *de l'Acad. Goncourt*
Théâtre. (2 volumes). Chacun . . . 7 50

NAUDEAU (LUDOVIC)
Plaisir du Japon, roman (4e mille). 7 »

URLIAC (JEHANNE D')
Une courtisane, roman (3e mille). 7 »

PRÉVOST (MARCEL), *de l'Acad. française*
L'art d'apprendre (12e mille) . . 7 »

RACHILDE
Le grand saigneur, roman (8e m.) 7 »

REBOUX (PAUL)
Le phare, roman (7e mille) . . . . 7 »

RICHEPIN (JEAN), *de l'Acad. française*
Les glas, poèmes (5e mille) . . . . 6 »

ROSNY AÎNÉ (J.-H.), *de l'Acad. Goncourt*
Nell Horn, roman (12e mille) . . . 7 »

SOULAINE (PIERRE)
La rue de la Paix, roman (4e mille) 7 »

VAILLAT (LÉANDRE)
La femme inconnue, roman (3e m.) 7 »

ZAMACOÏS (MIGUEL)
Le beau garçon de l'ascenseur (3e mille). . . . . 7 »

2585. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 9-22.